

Dissertation médico-pratique, sur l'usage des rafraichissans et des échauffans dans les fièvres exanthématiques / Par M. Carrère.

Contributors

Carrère, Joseph-Barthélemy-François, 1740-1802.

Publication/Creation

A Amsterdam ; & se trouve à Paris : Chez P. Guill. Cavelier, libraire, 1778.

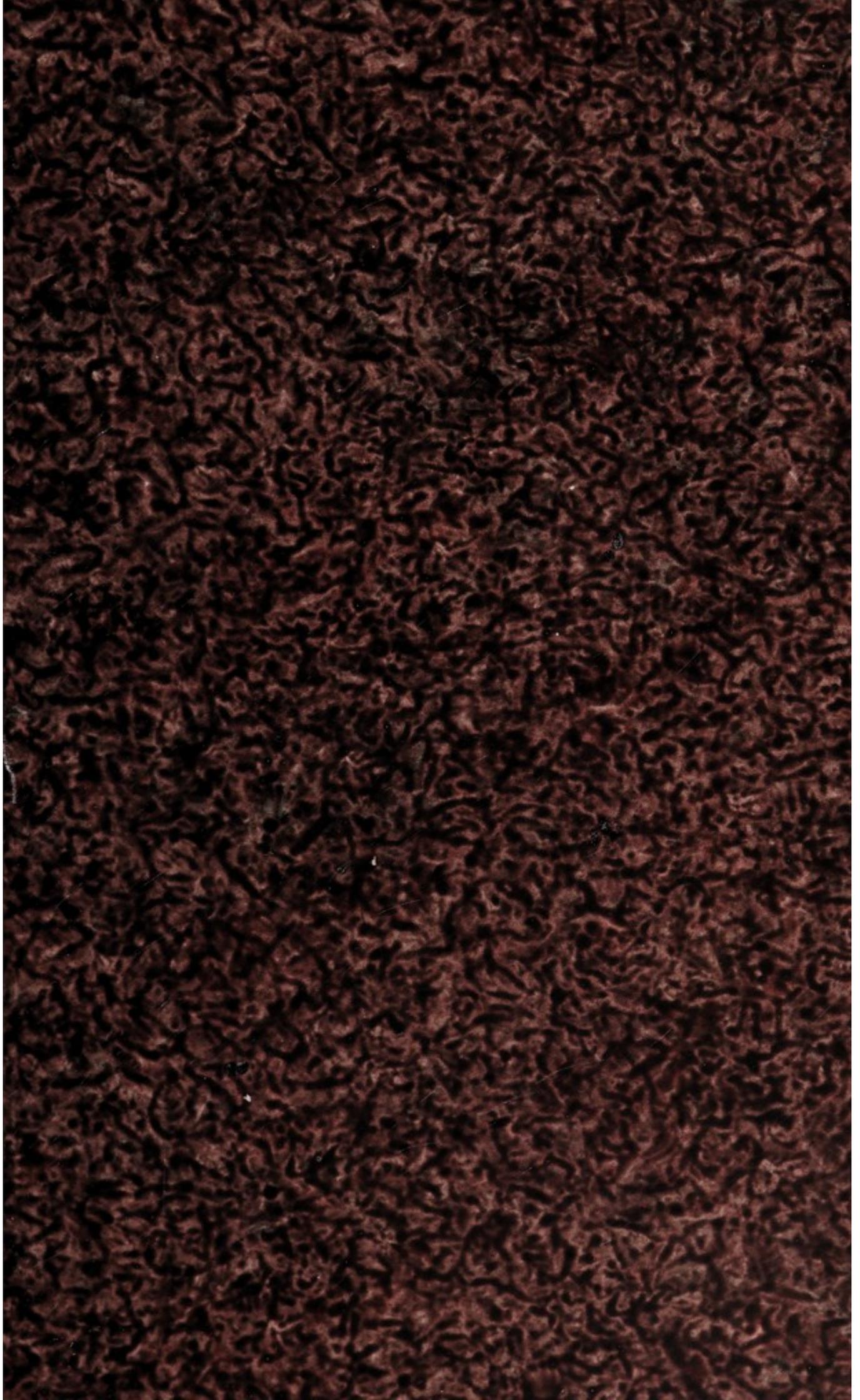
Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/hkadjarg>

License and attribution

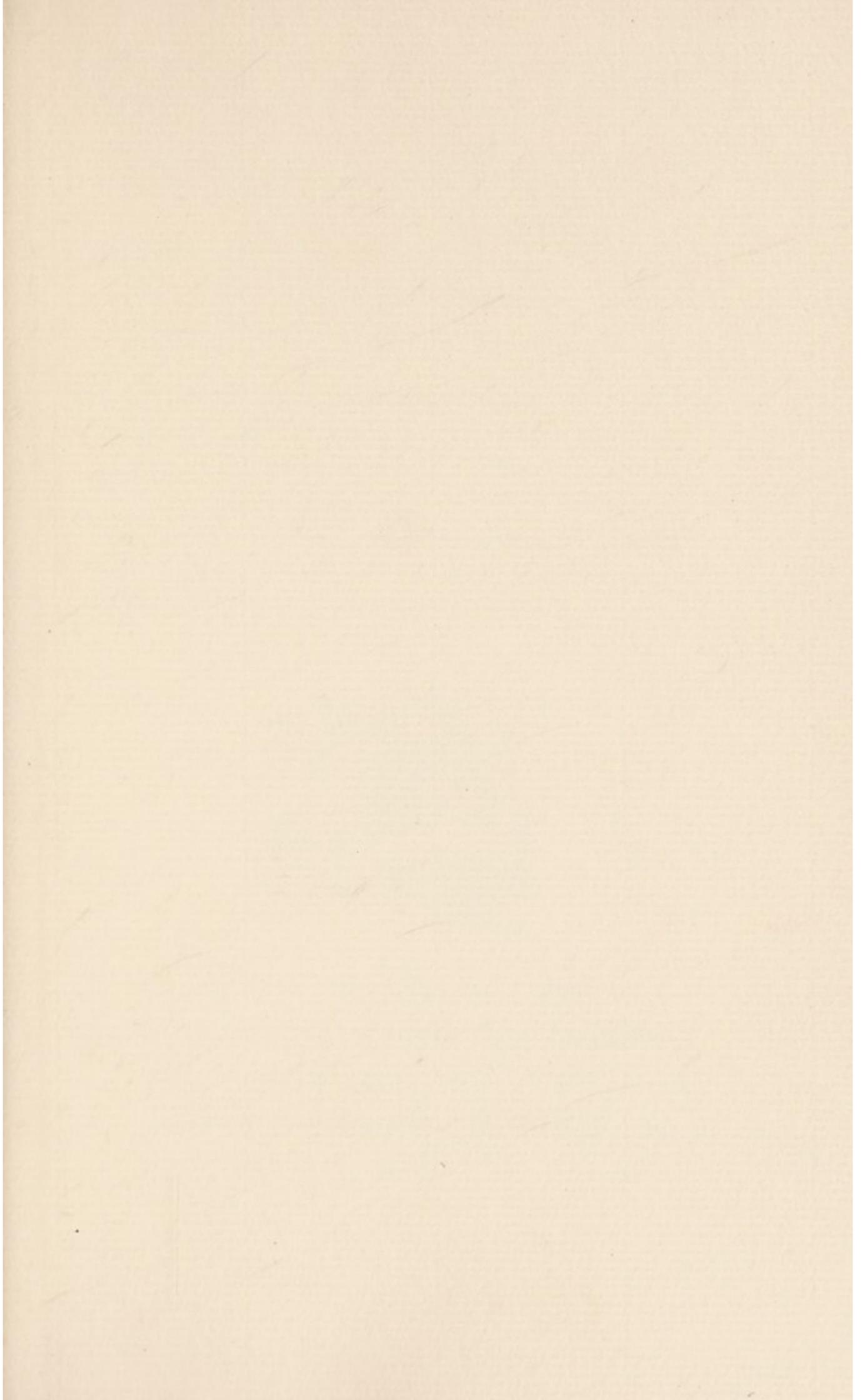
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



58,661
SUPP.B

Exf





Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

DISSERTATION

MÉDICO-PRATIQUE,

SUR L'USAGE DES RAFRAICHISSANS
ET DES ÉCHAUFFANS

DANS LES FIEVRES EXANTHÉMATIQUES.

Par M. CARRÈRE, Professeur Royal Émérite en
Médecine, Médecin du Garde-Meuble de la Couronne,
Censeur Royal, des Académies des Curieux de la Nature,
de Montpellier & de Toulouse, ci-devant Directeur du
Cabinet d'Histoire Naturelle de l'Université de Perpignan,
ancien Inspecteur-Général des Eaux minérales de la
Province du Roussillon & du Comté de Foix.



A Amsterdam, & se trouve à PARIS,
Chez P. GUILL. CAVELIER, Libraire, au bas
de la rue S. Jacques, au Lys d'or.

M. DCC. LXXVIII.



AVANT-PROPOS.

LA question que *la Société Royale de Médecine* a proposée pour le sujet de son premier Prix (1), a donné lieu à cette Dissertation. J'ai voulu traiter la même matière ; mais j'ai cru ne devoir publier mon travail, qu'après la proclamation du Prix. Cette proclamation a été faite le 28 Janvier 1778 ; je m'empresse actuellement de faire paroître ma Dissertation. Il y a apparence qu'on publiera aussi celle qui a été couronnée ; je ne la connois pas encore ; mais elle ren-

» (1) Déterminer, dans les fièvres exanthéma-
 » tiques, quelles sont les circonstances dans les-
 » quelles le régime rafraîchissant est préférable à
 » celui qui est échauffant, & celles où il faut
 » employer une méthode contraire ».

ferme sans doute des vues nouvelles & intéressantes ; elle est peut-être supérieure à celle que je donne au Public. Je me détermine cependant à publier mon travail , persuadé que le concours de différens écrits sur une matiere aussi intéressante , ne peut que contribuer aux progrès de l'Art & à la conservation de nos semblables.

J'ai traité la Question , comme si je m'étois proposé de concourir au Prix ; je l'ai réduite aux bornes qu'on se prescrit ordinairement dans les concours académiques. *La Société Royale de Médecine* avoit exigé , dans son programme , qu'on s'attachât peu à la théorie , & qu'on s'appuyât principalement sur l'expérience ; aussi n'ai-je mis , dans cette Dissertation , que la théorie qui étoit absolument nécessaire ; je me suis beaucoup étendu , au contraire , sur la pratique , & me suis attaché principalement à réunir un certain nombre d'observations relatives

à chacune des especes des fievres exanthématiques.

Je n'ai pas cru devoir m'attacher à combattre , par des raisons particulieres , les systêmes trop généraux de ceux qui veulent absolument prescrire , dans tous les cas , ou les échauffans , ou les rafraîchissans ; cette discussion m'a paru déplacée ; elle auroit pu avoir une *apparence de systême* , & la Société de Médecine avoit exigé qu'on la bannît absolument des écrits qu'on lui enverroit. Occupé d'un objet plus essentiel , je me suis borné aux faits , que j'ai fondés sur l'expérience , & prouvés par l'observation ; celles-ci doivent être notre guide ; elles démontrent l'évidence & la réalité des préceptes auxquels elles servent de base ; tandis que le raisonnement , quelquefois captieux , séduit souvent l'esprit , enveloppe la vérité , & induit en erreur.

Je me flatte que la Société de Méde-

cine me verra fans peine vouloir courir la même carrière que ceux qui ont concouru au Prix ; j'ai les mêmes vues que celles qu'elle s'est proposées , c'est-à-dire , de concourir au bien de l'humanité.



 OUVRAGES

Cités dans cette Dissertation.

- ALPHANUS (Fr.) *Opus de peste, febre pestilentiali & febre maligna, necnon de variolis & morbillis.* Neapoli, 1577 in-4.
- AMATUS LUSITANUS, *curationum medicinalium centuriæ septem.* Barcinonæ, 1628 in-fol.
- ASSEMBLÉE PUBLIQUE de la Société Royale des Sciences de Montpellier, *du 2 Mars 1776.* Montpellier, 1776 in-4.
- BACKER, *an inquiry into the merits of a method of inoculating the small pox, &c.* Londres, 1766 in-8.
- BOERHAAVE (Herman), *Institutiones medicæ.* Parisiis, 1722 in-12.
- *Aphorismi de cognoscendis & curandis morbis.* Paris. 1728 in-12.
- BOISSIEU, *Mémoire sur les méthodes rafraîchissante & échauffante.* Dijon, 1772 in-8.
- DONCKERS (Laur.), *Idea febris pete-*

- chialis, sive, tractatus de morbo punctulari.* Lugd. Batav. 1686 in-12.
- FORESTUS, *Observationum & curationum medicinalium & chirurgicarum opera omnia.* Rothomagi, 1653 in-fol. 4 vol.
- GOURRAIGNE (Hugo), *Tractatus de febribus.* Monspeli, 1730. in-12.
- HIPPOCRATIS, } *Opera.* Lutetiæ - Paris.
 GALENI, } à 1639 ad 1680 in-fol.
- HÆN (Antonius de), *Ratio medendi, &c.* Parisiis, à 1761 ad 1774. in-12. 9 vol.
- HECQUET (Philippus), *Médecine, Chirurgie & Pharmacie des pauvres.* Paris, 1742 in-12, 3 vol.
- HISTOIRE de l'Académie Royale des Sciences de Paris. Années 1711 & 1737. in-4.
- HOFFMANN (Fridericus), *Opera omnia.* Genevæ, 1748 in-fol. 8 vol.
- JOURNAL de Médecine. Année 1756 in-8, 2 vol.
- LEPECQ DE LA CLOTURE, *Observations sur les maladies épidémiques.* Second volume sous presse. Rouen, in-4.
- LIEUTAUD (Joseph.) *Synopsis universæ praxeos medicæ.* Amst. 1765 in-4, 2 v.

cités dans cette Dissertation. ix

LORRY (Anna-Carolus), *Traclatus de morbis cutaneis*. Parisiis, 1777 in-4.

MÉAD (Richardus), *Opera*. Parisiis, 1751 in-8.

METTRIE (J. de la), *Traité de la petite-vérole*. Paris. 1740 in-12.

— *Observations de Médecine*. Paris, 1743 in-12.

PASCHAL (Michaël-Joannes), *Methodus curandi, cum scholiis PEREDÆ*. Lugduni, 1664. in-8.

PEREDA (Petrus-Paulus), *Scholia in methodum curandi PASCHALII*. Lugd. 1664. in-8.

QUARIN (Josephus), *Methodus medendarum febrium*. Vindobonæ, 1772 in-8.

RHAZÈS, *De variolis & morbillis commentarius*; de la traduction de MÉAD, & imprimé avec les Œuvres de ce Médecin, *édit. de Paris*, 1751, in-8.

RIVIERE (Lazarus) *Praxis medica cum theoriâ*. Lugduni, 1671 in-fol.

SAUVAGES (Franc. Boissier de) *Nosologia methodica* Lugd. 1763, 5 v. in-8.

SWIETEN (Gerardus Van-), *Comment. in Hermannii Boerhaave Aphorismos de cognoscendis & curandis morbis*. Parisiis, à 1746 ad 1773 in-4, 5 vol.

x *Ouvr. cités dans cette Dissert.*

SYDENHAM (Thomas), *Opuscula universalis*. Lipsiæ, 1711 in-8.

TAUVRY (Daniel), *Pratique des maladies aiguës*. Paris, 1713 in-12, 2 vol.

TISSOT, *Avis au Peuple sur sa santé*. Lyon, 1765 in-12. 2 vol.

WILLIS (Thomas), *Traçtatus de febribus*, dans la Collection de ses Œuvres, édition de Lyon, 1676 in-4.





DISSERTATION

MÉDICO-PRATIQUE,

*SUR l'usage des Rafraîchissans & des
Échauffans dans les Fievres Exan-
thématiques.*

LES fievres exanthématiques seroient ordinairement peu dangereuses par elles-mêmes, si elles étoient livrées à la seule action de la Nature; mais elles deviennent souvent meurtrieres par l'effet d'un traitement propre à borner & à arrêter le concours salutaire de cette même Nature. Ce mauvais traitement est une suite du préjugé qui regne assez généralement parmi le peuple, & qui est entretenu par une foule de Médicastres, répandus dans les Villes & dans les Campagnes.

C'est sans doute la vue d'une foule de victimes sacrifiées au préjugé, & moissonnées souvent à la fleur de leur âge, qui a déterminé la Société de Médecine à s'occuper d'un objet aussi essentiel à l'humanité, & à proposer aux Praticiens des recherches sur la manière la plus convenable de traiter ces maladies. Le choix & l'usage qu'il faut faire des Rafraîchissans & des Echauffans paroissant avoir jusqu'ici partagé ceux qui ont été chargés de diriger le traitement de ces fièvres, elle s'est bornée à cet objet, & a proposé une Question qui lui est relative.

Il s'agit de déterminer lequel des deux régimes, du Rafraîchissant, ou de l'Echauffant, est le plus convenable dans le traitement des fièvres exanthématiques, si le même régime doit avoir lieu dans tous les cas, ou bien indiquer quels sont ceux où il faut donner la préférence aux uns ou aux autres.

L'examen de cette Question exige des préliminaires, sans lesquels on ne pourroit établir des principes certains. J'examinerai d'abord la nature, les especes & la marche des fièvres exanthématiques; je m'occuperai ensuite de la nature & de

l'action des Rafraîchiffans & des Echauffans ; je passerai enfin à la Question proposée ; je déterminerai l'usage qu'il faut faire des uns & des autres dans les fievres exanthématiques ; j'indiquerai les avantages ou les inconvéniens qui peuvent en réfulter ; je fixerai les cas où il faut les employer. J'établirai , à cet égard, des principes , que je tâcherai de prouver par la raison , par l'autorité des Praticiens , & par l'observation.

Je ne donne pas ces principes comme nouveaux ; ils se trouvent consacrés dans les écrits des plus fameux Praticiens de tous les siècles ; je ne cherche qu'à les développer & à les mettre dans tout leur jour. Je les ai puisés dans les livres des Maîtres de l'Art ; je les ai cru analogues au génie de la maladie & au vœu de la nature ; une pratique heureuse m'en a démontré l'efficacité : cela me suffit pour les mettre sous les yeux du Public. Heureux , s'ils peuvent concourir à corriger un préjugé destructeur de l'humanité !



*EXAMEN succinct des Fievres
exanthématiques.*

IL est assez difficile de pouvoir déterminer bien précisément ce que nous devons entendre par *exantheme*. Ce mot ne signifie, à la lettre, qu'une éruption superficielle à la peau; on ne devrait donc rapporter dans la classe des *maladies exanthématiques*, que celles qui sont accompagnées d'une éruption qui s'élève à peine au-dessus de la surface de la peau; c'est-à-dire, de taches qui n'ont point d'élévation bien sensible. Cependant les Praticiens donnent généralement ce nom, non-seulement à des taches pareilles, mais même à plusieurs sortes d'éruptions relevées. Je les considérerai sous le même point de-vue, avec d'autant plus de raison, que la Question proposée paroît s'étendre jusqu'à une maladie dont l'éruption n'est jamais superficielle, mais qui est accompagnée, au contraire, de pustules, élevées sensiblement sur la surface de la peau: je veux parler de la petite-vérole.

J'appellerai donc *Fievre exanthématique*, toute fièvre qui est accompagnée ou suivie d'une éruption à la peau, soit que cette éruption soit superficielle, soit qu'elle ait une élévation sensible. Telles sont les suivantes.

I. LA FIEVRE ÉRÉSIPÉLATEUSE, qui est accompagnée de la rougeur ou inflammation érépélateuse de quelque partie du corps; l'éruption, qui accompagne ou suit cette fièvre, est fixée à une ou à quelques parties, & ne s'étend point dans le reste du corps; le plus souvent elle occupe le visage.

II. LA FIEVRE ROUGE, connue ordinairement sous le nom de *scarlatine*, qui se termine par une éruption de taches petites, inégales, fort rouges, accompagnées de démangeaison, & qui disparaissent après deux ou trois jours. Elle tient de la nature de la *fièvre érépélateuse*, à la différence que l'éruption, dont elle est suivie, se répand dans toutes les parties du corps, tandis que celle qui survient à la *fièvre érépélateuse*, est bornée à une seule partie, ou s'étend tout au plus jusqu'à quelques-unes des parties voisines.

III. LA FIEVRE MILIAIRE, qui est suivie d'une éruption, par tout le corps, d'un nombre infini de petits boutons, semblables à des grains de millet, élevés sur la peau, comme dans les échaubou-lures, ordinairement rouges, & quelque-fois blancs. Cette maladie, qui n'avoit paru attaquer d'abord que les femmes en couche, s'est communiquée ensuite à tous les individus, quoique cependant les femmes en couche y soient encore les plus sujettes.

IV. LA FIEVRE PÉTÉCHIALE, qui est accompagnée de taches sur la peau, tantôt rouges ou purpurines, tantôt livides ou noirâtres, tantôt blanchâtres, sans élévation, semblables à des morsures de puces. On l'appelle encore *fièvre punctulaire*, *fièvre péticulaire*. On lui donne le nom de *fièvre lenticulaire*, lorsque les taches sont plus larges; en France, elle est appelée communément *fièvre pourprée*, & on la distingue en *rouge* & en *blanche*; les Espagnols la connoissent sous le nom de *tabardillo*; on lui donne celui de *febris urticata*, lorsque les taches sont d'une étendue différente, répandues inégalement dans diverses

diverses parties, & représentent les traces que l'urrication ou les coups de fouet laissent sur la peau.

Il faut convenir cependant que nous n'avons précisément aucune maladie qui soit essentiellement accompagnée de pétéchies, & qui, par conséquent, mérite le nom de *fièvre pétéchiale*. L'éruption de ces taches n'est jamais qu'un symptôme qui survient à d'autres maladies; c'est principalement dans les fièvres malignes qu'on a lieu de l'observer, quoiqu'on l'apperçoive quelquefois dans d'autres maladies, comme, 1^o. dans les fièvres pestilentielles, telles que celle dont il est fait mention par *Galien* (a), & celle qui regna à Londres, & dont parle *Sydenham* (b): 2^o. dans la petite vérole, dans laquelle on voit quelquefois des petites taches pourprées sur les intervalles de la peau, qui sont entre les pustules; j'ai eu occasion de les voir plusieurs fois, & il en est fait mention aussi par *Sydenham*

(a) *Galien*, Method. Med. lib. v. cap. j. tom. x. pag. 122.

(b) *Sydenham*, Observ. circa morb. acut. hist. & curat. sect. 2. cap. 2.

(a) & par *Van-Swieten* (b); 3°. dans quelques fièvres intermittentes, comme je l'ai vu quelquefois: je rapporterai cette observation dans la suite; 4°. dans quelques maladies inflammatoires, comme de *Haen* l'a vu dans un péripleuristique (c), &c.

V. LA ROUGEOLE, qui consiste en une fièvre aiguë, accompagnée ou suivie d'une éruption de taches lenticulaires, peu relevées sur la peau, mais assez pour former une aspérité au tact, d'abord semblables aux morsures de puces, prenant ensuite plus d'étendue, & enfin disparoissant dans quelques jours, sans avoir suppuré.

VI. LA PETITE-VÉROLE, qui, dès les commencemens, est accompagnée d'une fièvre aiguë, à laquelle survient ou succede une éruption de boutons, d'abord éréthésif, ensuite phlegmoneux, se terminant ordinairement par la suppu-

(a) *Sydenham*, *ibid.* sect. iij. cap. ij.

(b) *Swieten*, *Comment. in Boerhaavii Aphor. de cognosc. & cur. morb. t. 2. p. 365.*

(c) *Haen*, *ratio med. part. 5. cap. j. tom. ij. p. 225.*

ration, & enfin se defféchant & tombant en écailles. La fièvre aiguë n'est pas cependant si essentielle à cette maladie, qu'elle doive nécessairement précéder l'éruption; nous voyons, au contraire, tous les jours, des petites-véroles si bénignes, qu'à peine font-elles accompagnées d'un petit mouvement fiévreux dans le pouls.

Telles sont les *fièvres* que je crois devoir rapporter à la classe des *exanthématiques*; leur marche & leur nature sont à peu-près les mêmes, à quelques différences près, qui sont relatives à la qualité de la matiere morbifique, à son plus ou moins de malignité, à la terminaison des exanthêmes, & au plus ou moins grand danger qui les accompagne. Je vais parcourir l'une & l'autre successivement.

Toutes ces maladies ont à peu-près la même marche, observent le même ordre dans leur progression, & sont accompagnées de symptômes qui se rapprochent beaucoup les uns des autres. Elles commencent toutes par la fièvre, qui est plus ou moins vive, plus ou moins aiguë, & toujours accompagnée d'une chaleur, quelquefois douce & légère, le plus souvent

brûlante ; il s'y joint d'autres symptômes qui varient eu égard à la diversité & à l'intensité de la maladie : tels sont les frissons , la toux , l'éternuement , la douleur de tête , l'oppression de poitrine , la difficulté de respirer , l'insomnie , le délire , les affections soporeuses , les convulsions , &c. Cette fièvre précède toujours l'éruption ; elle diminue à proportion des progrès de l'éruption ; & , dès que celle-ci est entièrement faite , elle cesse ordinairement tout-à-fait. Les autres symptômes suivent assez communément le même type que la fièvre ; ils augmentent , se soutiennent , diminuent & disparaissent avec elle ; de sorte que le malade se croiroit dès ce moment entièrement guéri , s'il ne voyoit paroître sur son corps une éruption qui fait le principal caractère de sa maladie.

Les fièvres malignes , accompagnées de pétéchie , ne doivent pas moins être comprises dans cette regle générale , quoiqu'à proprement parler , elles aient une marche bien différente. Je les considère ici dans les cas où elles peuvent être rapportées aux fièvres exanthématiques , relativement à l'éruption des pétéchie ,

qui se fait quelquefois dans leur cours. Dans ce cas , l'éruption des pétéchies se fait avec la même progression que celle des taches & boutons qui caractérisent les autres fièvres exanthématiques : elle est précédée d'une augmentation dans le nombre , dans l'intensité & dans la violence des symptômes. Si elle se fait d'une manière complète , & si elle présente les conditions nécessaires pour caractériser la crise , elle est suivie ordinairement d'une grande diminution dans les symptômes ; tandis qu'au contraire ceux-ci conservent leur intensité , & deviennent même quelquefois plus violens, si l'éruption ne peut pas se faire , ou ne se fait qu'imparfaitement.

Je n'entends parler ici de cette éruption de pétéchies , qu'autant qu'elle se fait après l'état de coction ; ce n'est qu'alors qu'elle peut être regardée comme critique. Je ne l'envisage point dans les cas où elle n'est que symptômatique ; elle n'exige alors aucune considération particulière , & ne présente d'autre indication à remplir , que les indications générales de la maladie à laquelle elle survient.

Dans toutes ces maladies , la fièvre

précède essentiellement l'éruption ; elle ne constitue pas cependant la maladie : c'est l'éruption qui en fait le caractère essentiel ; c'est en même tems celle-ci qui fixe toute l'attention du Praticien , & qui lui sert à établir son prognostic , à déterminer les indications , & à se décider sur les moyens de les remplir. C'est aussi d'elle seule qu'on doit s'occuper , lorsqu'on veut rechercher la nature des maladies exanthématiques.

Les exanthêmes , qui , en paroissant sur la peau , constituent cette éruption , ont leur siége dans cette même peau ; ils ne peuvent paroître qu'autant que l'humeur qui se porte vers les vaisseaux cutanés ne peut circuler librement dans leur cavité , s'y arrête & les engorge. Cela peut dépendre de plusieurs causes.

1°. De l'épaississement des fluides , dont les molécules peu atténuées & peu fluxiles ne peuvent s'accommoder aisément au diamètre de ces petits vaisseaux , & parcourir librement leur capacité , soit que cet épaississement soit l'effet du vice général des fluides , soit qu'il ne réside que dans l'humeur qui est portée dans les vaisseaux cutanés.

2°. De la constriction de ces mêmes vaisseaux, dont le diamètre, venant à diminuer considérablement, ne peut plus donner un passage libre aux humeurs qu'ils doivent recevoir dans leur cavité. Cette constriction peut être l'effet de causes internes, comme de l'âcreté des fluides, qui porte une irritation sur les parois de ces vaisseaux & sur les parties voisines, de l'état spasmodique, de l'éréthisme général des solides, & autres causes pareilles: elle peut dépendre aussi d'une irritation extérieure.

3°. De la déviation des fluides étrangers, relativement aux vaisseaux cutanés, dans la cavité de ces mêmes vaisseaux, faite, suivant le langage de l'Ecole, *per errorem loci*: ces molécules trop grossières, trop épaisses, relativement au diamètre de ces mêmes vaisseaux, ne peuvent en parcourir librement la capacité, s'y arrêtent & les engorgent. Cette déviation est ordinairement l'effet du trouble qui regne dans la machine, comme de la trop grande violence dans le mouvement des fluides.

Cette éruption ne peut cependant se faire par les seules causes que je viens

d'indiquer ; elle exige encore le concours des forces vitales.

Il ne suffit pas que les fluides soient trop épais pour parcourir librement les petits vaisseaux cutanés ; leurs molécules grossières , mal élaborées & peu atténuées , excéderaient le diametre des orifices de ces vaisseaux , & ne pourroient , par conséquent , pénétrer dans leur cavité. Il ne suffit pas encore que ces vaisseaux soient trop resserrés pour donner un libre passage aux fluides ; leur constriction seroit la même à leurs orifices , qui , par conséquent , ne pourroient donner entrée aux molécules des fluides. Il doit nécessairement y avoir , dans l'un & l'autre cas , une cause propulsive , qui non-seulement détermine le cours des fluides vers les orifices des vaisseaux cutanés , mais qui même les pousse avec assez d'activité , pour que leurs molécules puissent forcer ces mêmes orifices trop étroits ou trop resserrés. Cette cause ne peut exister que dans les forces vitales , qu'on doit même supposer , dans ce cas , beaucoup augmentées.

Il en est de même de la troisieme cause que j'ai assignée , c'est-à-dire de la déviation des molécules des fluides dans

les vaisseaux cutanés, faite *per errorem loci*: elle ne peut avoir lieu, qu'autant que les forces vitales sont beaucoup augmentées, & que, par une suite de leur augmentation considérable & contre nature, elles communiquent à la masse des fluides un mouvement violent & précipité.

De-là vient que cette éruption est toujours précédée & accompagnée de symptômes qui sont une preuve évidente du trouble qui regne dans la machine; c'est-à-dire, qui annoncent avec certitude que les solides sont dans un état d'agitation, d'irritation, même souvent de spasme & d'éréthisme; que les fluides emportés par un mouvement violent & contre nature, parcourent avec impétuosité les vaisseaux distribués dans les différentes parties du corps; que les humeurs roulent mêlées confusément les unes avec les autres, & s'écartent de leurs propres vaisseaux pour passer dans des vaisseaux qui leur sont étrangers; que les sécrétions & les excrétions sont interceptées, ou se font d'une manière imparfaite & peu analogue aux loix prescrites par la nature: tels sont la fièvre plus ou moins vive, une chaleur brûlante, la dureté & la tension

du pouls, la sécheresse de la peau, l'aridité de la langue, la soif, le météorisme du bas-ventre, l'ardeur d'entrailles, la difficulté de respirer, la toux, le larmolement, les nausées, le vomissement, l'éternuement, le délire, l'affoupissement, les convulsions, &c.

Ce trouble est cependant nécessaire; il est un effet de la sage prévoyance de la nature, qui veille toujours à la conservation du corps qui lui est confié.

Des miasmes étrangers ou morbifiques, mêlés avec la masse du sang, y portent un principe destructeur des qualités primitives de nos humeurs; ils pourroient, en s'étendant, leur communiquer leur propre nature, vicier, par conséquent, leur constitution, altérer leurs qualités, & infecter enfin toute la masse; ils pourroient encore, en se déposant dans les viscères, pervertir l'ordre & l'économie de nos fonctions. Mais la nature prête son action pour délivrer notre corps de ces miasmes étrangers & morbifiques; elle excite cette fièvre salutaire qui précède toujours l'éruption, & qui ne contribue pas peu à favoriser l'afflux de ces miasmes vers les parties extérieures, & leur dépôt dans les couloirs de la peau.

Les symptômes qui accompagnent cette fièvre, sont plus ou moins violens, eu égard à la quantité, à l'activité & à l'intensité de ces mêmes miasmes, à leur action sur nos parties, à la disposition particulière de nos solides ; enfin, au trouble plus ou moins grand qui regne dans la machine, ainsi qu'à la plus ou moins grande confusion de nos humeurs. Ils ne sont point un effet de l'action de la nature ; ils ne sont produits que par la matière morbifique elle-même.

Il n'en est pas de même de la fièvre : excitée par la nature, elle communique aux fluides un mouvement violent, qui les rend propres à emporter les molécules morbifiques dans le torrent de la circulation, à les écarter insensiblement du centre à la circonférence, à les pousser vers les couloirs de la peau, à agir sur ces mêmes couloirs avec assez d'activité pour forcer leurs orifices & les mettre en état de recevoir ces miasmes étrangers.

La fièvre, qui précède l'éruption, doit donc être regardée comme un effet des opérations de la nature ; mais l'éruption en elle-même ne mérite pas moins d'être considérée sous le même point de vue.

Ce n'est que par elle que notre corps se trouve délivré des miasmes étrangers & morbifiques, qui, par leur présence, auroient vicié notre constitution.

Tout ce qui précède, accompagne & suit l'éruption, est une preuve de cette assertion. Des symptômes violens & dangereux la précédent; ils ont lieu dans le moment où la matière morbifique, mise en mouvement, exaltée, & entraînée dans le torrent de la circulation, est mêlée avec nos humeurs, & exerce son action sur les solides & sur les fluides; ils indiquent, par conséquent, bien évidemment le danger auquel notre corps est exposé par la présence de cette matière étrangère. Mais dès le moment que l'éruption commence à se faire, & que la matière morbifique commence à se déposer dans les couloirs de la peau, tous les symptômes perdent de leur activité; leur diminution devient plus sensible, à mesure que l'éruption continue à se faire; enfin, ils cessent en entier dès le moment que l'éruption est finie, & que le dépôt de la matière morbifique est entièrement fait.

La cessation totale des symptômes, qui

arrive dans ce moment , est donc une preuve évidente de l'entière expulsion de la matiere morbifique ; elle ne nous permet pas de douter un moment que l'éruption qui l'accompagne , ou , pour mieux dire , qui la favorise & la constitue , ne soit un effet des opérations de la nature. Cela est si vrai , que si , par quelque accident imprévu , l'éruption dispaeroit , les mêmes symptômes reprennent une nouvelle activité , & que même il en survient quelquefois de nouveaux , encore plus dangereux : ceux-ci ne reconnoissent pour principe que la matiere morbifique , qui , déjà déposée dans les couloirs de la peau par une heureuse métastase , rentre dans la masse du sang , se mêle de nouveau avec nos humeurs , quelquefois se dépose dans quelque partie interne , dont les fonctions sont essentielles à la vie.

Ce sont là autant de faits certains : les exemples pourroient s'en multiplier à l'infini ; mais ils deviennent inutiles , tant ces faits sont connus généralement de tout le monde. La Rougeole & la petite-Vérole sont les maladies exanthématiques dans lesquelles on a le plus lieu de les observer ; mais les autres fièvres de ce

genre font dans le même cas ; elles suivent le même ordre , & tiennent la même marche.

La fièvre éréfipélateufe elle-même donne lieu de faire les mêmes observations. J'ai vu un homme d'environ trente-cinq ans, qui, le quatrième jour d'une fièvre aiguë, accompagnée de délire, de dureté & de tension du pouls, & de syncopes fréquentes, eut une éruption éréfipélateufe, bornée d'abord à la cuiffe, & qui s'étendit ensuite sur toutes les extrémités inférieures : l'éruption fut suivie de la cessation de la fièvre & des autres symptômes. *Sydenham* & *Van-Swieten* avoient fait déjà la même observation : le premier nous apprend que la fièvre éréfipélateufe cesse, lorsque l'éruption paroît sur la peau (*a*); le second parle d'une femme, qui, le cinquième jour d'une fièvre vive, eut le bras, & ensuite l'épaule, le col & le visage couverts d'une éréfipelle, & chez laquelle la fièvre cessa dès le moment que l'éruption éréfipélateufe commença à paroître sur le bras (*b*). Il faut

(*a*) *Sydenham*, *ibid.* sect. vj. cap. vj.

(*b*) *Swieten*, *ibid.* t. ij. pag. 72.

convenir cependant, suivant la remarque de *M. de Haen* (a), que la fièvre se soutient quelquefois après cette éruption; mais ce sont-là des cas particuliers, qui font une exception à la règle générale: la fièvre peut avoir alors une cause particulière, indépendante de la maladie primitive, comme, par exemple, la cacochylie des premières voies, &c.

Les fièvres pétéchiales, qui paroîtroient pouvoir souffrir quelque exception, ne doivent pas moins être comprises dans cette règle générale: nous voyons souvent des fièvres malignes, dont les symptômes perdent beaucoup de leur violence, après l'éruption des pétéchies sur la peau. Si cette éruption ne peut pas se faire, ou ne se fait qu'imparfaitement, le malade n'en reçoit aucun soulagement, & les symptômes continuent d'être également dangereux: c'est ce qui arriva dans une maladie épidémique, qui, au rapport de *Donckers*, regna à Cologne: tous ceux

(a) *Haen*, Tract. de februm divisionibus, publié dans le quatrième volume de sa *Ratio medendi*, édit. de Paris, 1764. in-12. page 17. dudit Traité.

qui n'éprouverent qu'une éruption incomplète, en moururent, & , peu de tems avant la mort, on appercevoit sous la peau des traces profondes d'exanthèmes (a).

Il y a même des maladies, qui, sans rien tenir du caractère des maladies exanthématiques, se terminent quelquefois heureusement par l'éruption d'exanthèmes, qui survient après l'état de coction. Telle est cette maladie que *Galien* présente comme pestilentielle, à cause du ravage qu'elle fit, & qui ne se termina heureusement que dans les sujets qui éprouverent une éruption d'exanthèmes noirâtres répandus sur tout le corps, au point que cette éruption devint un signe certain de l'issue heureuse de la maladie, tandis qu'il n'en réchappa aucun de ceux qui n'eurent point cette éruption (b).

L'éruption qui constitue les maladies exanthématiques, doit donc être considérée comme un effet des opérations de la nature; c'est-à-dire, comme une crise

(a) *Donckers*, Idea febr. petech. p. 443.

(b) *Galien*, Meth. Med. lib. v. cap. j. tom. x.
p. 122, 124.

heureuse , par laquelle la nature pousse la matiere morbifique au dehors du corps ; le Praticien doit la regarder comme telle , & ce n'est que d'après ce point de vue qu'il doit se décider sur les indications qu'il doit remplir. Je m'occuperai de cet objet , après avoir examiné succinctement la nature & l'action des Rafrâchissans & des Echauffans.



*DE la nature & de l'action des
Rafraîchissans & des Échauffans.*

L'EXAMEN que je vais faire des Rafraîchissans & des Échauffans ne fera pas long ; il exigeroit des détails aussi étendus que multipliés, si je devois traiter la matiere en Physicien. Mais je ne dois les considérer ici que relativement à l'usage qu'on doit en faire dans le traitement des fievres exanthématiques. Je me bornerai en conséquence à quelques principes généraux, qui peuvent suffire pour déterminer leur choix & leur application dans la pratique médicinale ; mais je crois devoir préalablement tracer un tableau succinct des principes les plus généraux & le plus généralement reçus sur l'essence de la chaleur.

La chaleur suppose toujours dans les corps chauds une existence réelle de particules ignées, qui, seules, peuvent produire la sensation du chaud & les effets qui en sont la suite. L'existence de ces particules ne suffit pas cependant pour produire la

chaleur ; si elles sont combinées, enveloppées, fixées parmi les autres principes des corps, elles sont privées de l'action qui leur est nécessaire pour produire leurs effets : elles ne peuvent agir qu'autant qu'elles sont libres, c'est-à-dire, séparées & dégagées des autres principes : leur développement est donc indispensable.

Ce développement ne peut avoir lieu que par un mouvement intestin des principes qui entrent dans la composition des corps, & ce mouvement intestin est toujours en raison de l'activité de la cause qui l'excite, de la densité de la matière, & de la résistance qu'elle oppose.

En effet, selon les loix de la Mécanique, si deux corps se meuvent avec des vitesses égales, les effets qu'ils produisent sont en raison directe de leur densité ou de leur quantité de matière, & la résistance mutuelle que se font deux corps, est toujours proportionnée à l'accroissement de la vitesse.

Il est aisé de faire l'application de ces principes à la chaleur ; il en résulte, 1^o. que, plus la matière est dense, tout étant égal d'ailleurs, plus le degré de chaleur engendré est grand proportionnellement ;

2°. que plus la pression des parties d'un corps sur un autre, ou le frottement est grand, le reste étant égal, plus la chaleur engendrée doit être grande; 3°. que plus les corps sont denses, leur frottement ou pression forte, & leur mouvement prompt, plus le degré de chaleur engendrée doit être considérable.

Ces principes généraux trouvent leur application à l'égard de la chaleur du corps humain. Il existe des particules ignées dans nos fluides, & leur quantité varie dans les différens individus, eu égard à plusieurs circonstances dont l'énumération devient inutile ici. Mais ces particules ignées sont combinées & enveloppées parmi les autres principes constitutifs de nos fluides; elles ne peuvent produire leurs effets, qu'autant qu'elles sont développées, c'est-à-dire, dégagées de ces principes. Cela ne suffit pas encore; ces particules, quoiqu'existant réellement dans nos fluides, & quoique développées, ne sauroient produire la sensation de la chaleur, si elles n'ont une action réelle sur les fibres nerveuses.

La chaleur de notre corps suppose donc trois conditions: 1°. l'existence des molé-

cules ignées; 2°. leur développement; 3°. leur action sur les nerfs; d'où il résulte qu'elle doit être proportionnée à la quantité de ces molécules, au degré de leur développement, & à celui de leur action.

I. La génération de la plus ou moins grande quantité de particules ignées dans nos fluides, dépend de la constitution primitive des matières qui servent à la formation de ceux-ci. Telles sont les alimens dont nous nous nourrissions, & quelquefois certains médicamens. La quantité de ces particules est donc proportionnée, dans nos fluides, à la plus ou moins grande quantité de ces mêmes particules, qui est contenue dans les matières que nous convertissons à l'usage intérieur de notre corps.

Le passage des particules ignées, qui existent dans le milieu ambiant, dans nos vaisseaux, & leur mélange avec nos fluides, contribuent encore à fournir à nos humeurs une certaine quantité de ces mêmes particules; de-là vient que les bains chauds, le feu extérieur, la chaleur de l'atmosphère, &c. sont très-propres à augmenter la chaleur de notre corps.

II. Ces particules, mêlées avec nos

fluides, & intimement combinées avec leurs autres principes constitutifs, ne peuvent plus s'en séparer d'elles-mêmes; leur développement ne peut être que l'effet d'une cause purement mécanique, qui mette nos fluides en mouvement, qui désunisse & sépare leurs principes, & qui dégage ainsi les particules ignées qui étoient confondues avec eux.

Cette cause mécanique n'existe que dans l'action de nos vaisseaux, qui, agissant sur nos fluides par des contractions plus ou moins fortes & plus ou moins réitérées, les atténuent, les divisent, & facilitent ainsi la désunion de leurs principes. Ce développement doit être donc proportionné à l'action plus ou moins forte & plus ou moins constante de nos solides, & par conséquent au degré d'activité des causes qui mettent cette action en jeu.

L'état des fluides ne contribue pas peu encore à faire varier le degré de ce développement: plus ils opposent de résistance à l'action des solides, plus le frottement est grand, & par conséquent plus le développement est considérable; d'où il résulte que, plus les fluides sont épais ou denses, tout étant égal d'ailleurs, plus ce développement est considérable.

Par une suite de ces principes, ce développement doit être encore proportionné à la vélocité avec laquelle les fluides parcourent la cavité de nos vaisseaux ; plus cette vélocité est grande, plus la résistance mutuelle des fluides & des solides augmente, & par conséquent plus ce développement devient considérable.

Ces principes dérivent de ceux que j'ai établis ci-dessus, d'après les règles générales de la mécanique.

III. Enfin ces particules ignées étant développées, doivent être mises en action ou en mouvement, pour pouvoir porter sur les fibres nerveuses une impression qui puisse produire la sensation de la chaleur. Ce mouvement ne peut leur être communiqué que par les solides. On peut faire ici l'application des principes que je viens d'établir, relativement au développement de ces mêmes particules.

Je dois ajouter cependant que l'état particulier des solides contribue quelquefois à augmenter la sensation de la chaleur, indépendamment des trois conditions que j'ai indiquées. Cette sensation ne répond pas seulement à l'impression que les particules ignées portent sur les fibres

nerveuses ; elle est encore proportionnée à l'aptitude plus ou moins grande de ces fibres à recevoir & à transmettre cette même impression ; de sorte que , plus les fibres de nos solides sont tendues , irritables , sensibles , plus aisément elles sont mises en jeu par l'action des particules ignées , & plus elles sont susceptibles de recevoir leurs impressions ; la sensation de la chaleur doit donc devenir plus considérable.

Je n'entrerai dans aucun détail , relativement au froid : il est aisé de l'expliquer d'après les principes que j'ai établis à l'égard de la chaleur. Je passe à l'examen des *Rafraîchissans* & des *Echauffans*.

On donne ordinairement le nom de *Rafraîchissans* à des médicamens qu'on regarde comme propres à diminuer ou à tempérer la chaleur du corps de l'homme. Cette acception paroît être cependant trop générale : elle suppose qu'il existe réellement des *Rafraîchissans* vrais & directs , propres à produire ces effets ; ce qui est bien incertain , & j'ose dire même très-douteux. Il n'a point été démontré encore qu'il y ait un seul remède qui soit capable de diminuer la chaleur

naturelle ; ou de ramener la chaleur excessive contre nature à l'état naturel, du moins par un effet direct & immédiat ; & cette démonstration paroît bien difficile.

Les *Rafraîchissans* directs & immédiats, s'il en existoit, ne pourroient produire ces effets, que, 1°. en diminuant la quantité des molécules ignées qui existent dans notre corps ; 2°. en empêchant leur développement ; 3°. en arrêtant ou émoussant leur action.

I. Il n'y a aucun moyen connu jusqu'ici pour diminuer la quantité des particules ignées, qui se trouvent confondues avec nos fluides ; il faudroit pour cela des médicamens, qui, par une action directe & immédiate sur ces mêmes fluides, en séparent ces particules ignées, & déterminent leur cours & leur excrétion vers les parties extérieures : leur diminution ne peut avoir lieu, en effet, qu'autant qu'elles sortent du corps.

Mais quel est le remède auquel on peut attribuer cet effet ? Il n'en existe aucun, ou au moins on n'en a indiqué aucun jusqu'ici. S'il en existoit un, il ne pourroit produire cet effet, qu'en augmentant la

chaleur ; il ne pourroit déterminer la sortie des molécules ignées , qu'après avoir opéré leur développement , & ce développement ne sauroit se faire sans une augmentation considérable , sensible & subite du degré de la chaleur. L'effet de ce moyen , s'il existoit , seroit donc contrebalancé par un effet contraire.

On dira peut-être qu'il est possible de diminuer la quantité des particules ignées qui existent dans notre corps , sans provoquer leur excrétion , & supposer qu'on peut les anéantir & comme les éteindre. Je ne nie point que ce moyen ne soit possible ; mais , jusqu'à ce qu'on en ait démontré la possibilité , il me sera permis de rejeter cette hypothèse.

II. Les médicamens qu'on regarderoit comme propres à empêcher directement le développement des molécules ignées , ne pourroient produire cet effet qu'en augmentant la quantité des principes constitutifs de nos fluides , qui sont capables d'envelopper & de fixer ces molécules , ou en rendant leur liaison , leur union plus forte , plus constante , plus universelle , & , par conséquent , plus propre à retenir ces molécules dans leurs liens.

Mais je doute qu'on puisse indiquer aucun médicament capable de produire immédiatement un effet pareil.

III. L'indication des médicamens propres à arrêter ou à émousser l'action de ces molécules, est assez inutile. Ou ces molécules sont développées, ou elles ne le sont pas : dans le premier cas, il n'y a rien qui puisse les contenir ; elles sont composées d'une substance trop active & trop subtile, pour pouvoir être contenue, lorsqu'elle est dégagée de ses liens & livrée à elle-même ; le plus petit mouvement la met en action ; tous les mouvemens devroient donc cesser dans le corps, où, ces molécules, une fois développées, entreroient tout de suite en action. Dans le second cas, ces médicamens sont encore plus inutiles ; si les molécules ignées ne sont point développées, elles ne peuvent être mises en mouvement : il seroit donc ridicule de chercher des moyens propres à arrêter une action qui n'existe point.

Je conviens qu'il y a des médicamens très-propres à calmer la plûpart des symptômes de cet état contre nature, auquel on a donné le nom d'*Echauffement*, & même d'y remédier entièrement,

& par conséquent capables de remplir les effets qu'on a attribués aux *Rafraîchissans*. Mais ces médicamens n'agissent que par une voie indirecte & secondaire, & ils ne deviennent rafraîchissans que par accident. Tels sont ceux qui arrêtent ou appaisent l'agitation, l'effervescence, le bouillonnement des humeurs, dans lesquels réside vraiment la matière ou le principe matériel de la chaleur.

J'admettrai cependant des *Rafraîchissans*, pour me conformer à l'usage généralement reçu; mais je ne me servirai du mot *Rafraîchissans*, que dans un sens figuré: je comprendrai, sous ce nom, les médicamens, qui, en modérant directement le mouvement progressif de nos fluides, peuvent diminuer indirectement le développement & l'action des molécules ignées.

Ces médicamens portent leur action sur les solides & sur les fluides; ils relâchent le tissu des premiers, & ils affoiblissent & ralentissent leur action; ils diminuent la densité des derniers, & rendent leur résistance moindre. Ils diminuent ainsi le frottement, qui, comme je l'ai déjà dit, est en raison de l'action

des solides & de la résistance des fluides , & par conséquent le développement des particules ignées , qui est toujours proportionné à ce frottement.

Je rangerai parmi ces médicamens ,

1°. Les *Tempérans* qui éloignent ou émouffent les causes qui peuvent mettre les solides en jeu , affoiblissent l'élasticité de ces derniers , diminuent leur irritabilité & leur sensibilité , & les rendent ainsi moins susceptibles des impressions qui pourroient provoquer leur action.

2°. Les *Emolliens* , qui , par les molécules fines & lisses dont ils sont composés , se glissent dans les interstices des plus petites fibrilles de nos solides , éloignent les points de leur contact , diminuent leur cohésion , les distendent , rendent leur tissu plus lâche , & affoiblissent ainsi leur force & leur action.

3°. Les *Adoucissans* , qui , en enveloppant les molécules âcres répandues dans la masse de nos humeurs , châtrent ou émouffent leur activité , & les rendent moins propres à irriter le tissu de nos parties & à provoquer ainsi leur action. Ils agissent aussi sur les solides , les lubré-

fient , & les rendent moins susceptibles d'irritation.

4°. Les *Humectans* & les *Délayans* , qui , en fournissant à nos fluides un véhicule qui détrempe leurs molécules & diminue leur cohésion , leur épaisissement , leur densité , & par conséquent leur résistance à l'action des solides , affoiblissent ainsi les frottemens , ralentissent le développement des molécules ignées , & diminuent la chaleur.

Ce sont là les seuls médicamens que j'aurai en vue dans le cours de ce Mémoire , lorsque je parlerai des *Rafraîchissans*. Je termine ici les réflexions que j'aurois à faire sur cette matière ; les bornes que je dois me prescrire , ne me permettent pas d'aller plus loin : je m'écarterois trop de l'objet essentiel dont je dois m'occuper.

L'existence , l'action & les effets des *Echauffans* ont quelque chose de plus réel , de plus direct & de plus immédiat. On regarde proprement comme *Echauffant* tout ce qui peut produire l'état de chaleur animale , augmenté contre nature , soit que cet état soit borné à un degré intermédiaire , entre la chaleur

naturelle & la chaleur fébrile, soit qu'il soit porté au-delà de ce degré. Le premier de ces deux états constitue celui qui est connu parmi les Médecins sous le simple nom d'*Echauffement*, mais qui n'a pas été encore assez exactement déterminé. Le second ne diffère point de l'état févreux, & il est porté à un degré plus ou moins haut, eu égard à une infinité de circonstances différentes.

La manière d'agir des Echauffans est facile à expliquer, d'après les principes généraux que j'ai établis relativement à la génération de la chaleur. Leur effet est d'augmenter la chaleur du corps d'une manière sensible, soit qu'elle soit réelle, soit qu'elle ne soit qu'apparente. Ils agissent de trois manières.

I. En augmentant la quantité des particules ignées; tels sont ceux, qui, soit par leur nature, soit par un effet de la préparation qu'ils ont subie, sont imprégnés & chargés de beaucoup de ces particules, qu'ils portent & déposent dans la masse des fluides.

II. En facilitant & augmentant le développement des particules ignées. Ceux-ci n'agissent qu'en accélérant & augmen-

tant le mouvement des fluides ; ils referrent , condensent & fortifient les fibres des solides , & rendent ainsi leur action plus forte & plus constante ; ils réveillent en même tems , ils excitent & ils augmentent leur irritabilité & leur sensibilité , & les rendent ainsi plus susceptibles d'irritation. Il en résulte , 1°. un mouvement plus violent & plus précipité dans les fluides , par conséquent un frottement plus considérable & plus souvent répété , & un développement d'une plus grande quantité de particules ignées ; 2°. une dissipation des parties séreuses , qui servoient à délayer la masse des fluides , à diminuer leur résistance à l'action des solides , à envelopper les particules ignées & à châtrer leur action , & par conséquent une plus grande densité des fluides , une plus grande tension & sécheresse des solides , une plus grande résistance mutuelle entre les uns & les autres , un frottement plus considérable , & un développement plus abondant de particules ignées.

III. En augmentant l'action des molécules ignées. La maniere d'agir de ceux-ci , ne differe point de celle des précédens ;

ceux

ceux qui sont capables d'opérer le développement de ces molécules, suffisent, de la même manière, pour les mettre en action.

Je rapporte à la première classe, les substances inflammables, huileuses & graisseuses, les boissons spiritueuses, les liqueurs ardentes, les épiceries, les huiles essentielles, les huiles adustes empyreumatiques, les esprits aromatiques huileux, les aromates, les alkalis, soit fixes, soit volatils, les substances résineuses & gomme-résineuses, &c.

Je comprends dans la seconde classe, les substances résineuses & gomme-résineuses, les onctions aromatiques, les frictions, les stomachiques chauds, amers & aromatiques, les astringens, les vins rouges en général, les martiaux, les apéritifs, les toniques, & tous les remèdes qui peuvent occasionner une irritation, comme les âcres, les sels neutres, les sels métalliques, &c.

Ceux de la troisième classe ne méritent point de détail particulier; ils sont à peu près les mêmes que ceux de la seconde.

Je termine ici l'examen que je m'étois

D

proposé de faire de la nature & de l'action
des *Rafraichissans* & des *Echauffans* ,
pour passer à l'objet essentiel , c'est-à-
dite, à l'usage des uns & des autres dans
les fievres exanthématiques.



*DE l'usage des Rafraîchissans & des
Echauffans dans les fievres exanthé-
matiques.*

LA connoissance de la nature des fievres exanthématiques peut seule nous diriger dans les recherches qui font l'objet de ce Chapitre. Les principes que j'ai déjà établis, relativement à l'origine, à la marche & au développement de ces fievres, nous conduisent à nous décider à cet égard. Ils doivent faire envisager ces fievres comme un effet des opérations de la nature, de sorte que l'éruption, qui les suit ou les accompagne, doit être regardée comme une crise par laquelle la nature pousse au dehors la matiere morbifique. Cette seule considération paroît devoir nous décider sur le traitement de ces fievres.

Il est toujours dangereux de troubler la nature dans ses opérations & dans les mouvemens qu'elle excite pour délivrer le corps d'une matiere étrangere & nui-

fible. Souvent elle se suffit à elle-même ; & opere , sans le secours de l'art , les guérisons les plus surprenantes. Le Praticien , simple spectateur de la nature , doit examiner sa marche & ses opérations , & l'abandonner à elle-même , si elle se suffit : il doit l'imiter , la soutenir & la seconder , si ses forces sont insuffisantes ; mais sans entreprendre d'arrêter sa marche , de changer ses directions , & d'interrompre ses opérations. Il ne doit jamais oublier que la seule action de la nature est au-dessus de nos préceptes & de nos médicamens ; que dans tous les cas , où , par un effet des opérations de cette sage mere , les humeurs prennent une direction convenable , son inaction est plus efficace que les remedes même les plus légers ; enfin que ceux-ci , bien loin de seconder les opérations de la nature , pourroient souvent les troubler , les intervertir , changer la tendance des humeurs , & la diriger vers des couloirs opposés.

Ce sont là des principes généralement adoptés , & dont on ne sauroit s'écarter , sans exposer les malades à un danger évident : il ne faut qu'en faire l'application aux fievres exanthématiques.

Ces fièvres ne viennent qu'à la suite de la production , de l'introduction , de la génération , ou du développement de miasmes étrangers , éthérogenes & nuisibles , dans la masse du sang ; elles sont produites par la nature , qui cherche à délivrer le corps de ces miasmes , & à les pousser vers les vaisseaux cutanés. Celle-ci ne peut y parvenir , qu'en excitant dans nos humeurs un mouvement violent & précipité , un trouble , une confusion , une espèce de bouillonnement qui constitue la fièvre. Elle produit ainsi une dépuración des humeurs , une séparation des molécules éthérogenes d'avec les parties saines & naturelles , une déviation de ces mêmes molécules vers les couloirs de la peau , c'est-à-dire , vers les parties extérieures. L'éruption qui vient après , est un effet de cette fièvre , un effet de cette dépuración , un effet de cette déviation ; elle est donc le résultat des mouvemens excités par la nature , & , par une conséquence légitime , des opérations de cette sage mere.

La nature agit donc dans ces fièvres par elle-même & sans aucun secours de l'Art : sans être secondée , elle détermine

de l'intérieur du corps vers les parties externes, des molécules éthérogenes & nuisibles, qui vicioient la masse du sang, & portoient un trouble dans les fonctions de l'économie animale: elle opere même ce transport avec les suites les plus heureuses, puisque ce transport est suivi de la cessation entière des symptômes qui l'avoient précédé.

Il paroît que, dans ces maladies, il n'y a rien à faire pour le Praticien; l'emploi des remedes les plus benins pourroit troubler la nature dans ses opérations, & en empêcher les heureux effets: c'est une vérité que l'expérience journaliere met dans tout son jour. Ces maladies, livrées à elles-mêmes, ne seroient peut-être accompagnées d'aucun danger; elles ne deviennent souvent funestes, que par la précipitation du Praticien, qui veut se rendre utile, & qui prétend, ou seconder mal-à-propos les forces de la nature, ou diriger ses opérations, & par l'impatience des Malades, qui, à quelque prix que ce soit, veulent des remedes.

Ce qui arrive tous les jours parmi les Payfans, le Peuple & les Habitans des Campagnes, est une preuve de mon

assertion : on y voit des fièvres exanthématiques de toute espèce , mais sur-tout la rougeole & la petite-vérole , livrées à elles-mêmes , avoir l'issue la plus heureuse. Ces guérisons , faites sans le secours de l'Art , sont très-multipliées : la nature se suffit à elle-même pour les produire ; elle les opère sans le concours du Médecin & sans le secours des médicamens. Nous devons même l'avouer ; ces guérisons sont plus heureuses que celles qui se font entre les mains des Médecins & avec une administration méthodique des médicamens.

Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup de cas où les forces de la nature étant insuffisantes , le secours de l'Art devient nécessaire. Le Praticien doit connoître ces cas , & les distinguer de ceux où il doit rester dans l'inaction. Il doit , en conséquence , faire une juste combinaison des forces de la nature & de l'espèce , du caractère & de la violence de la cause morbifique. Il doit en déduire les conséquences nécessaires , qui le conduiront à décider s'il faut énerver l'activité de la matière morbifique , tout comme si l'action de la nature est suffisante pour ne

pas l'interrompre ; si elle est foible & languissante , pour la seconder ; enfin , si ses mouvemens sont violens ou irréguliers , pour les modérer , ou même les arrêter. Il doit connoître encore les circonstances où les mouvemens des vaisseaux sont trop violens ou trop languissans , pour les modérer dans le premier cas , & les ranimer dans le second ; tout comme celles où les solides sont roides , tendus & dans une diathese spasmodique , ou bien trop relâchés pour diminuer leur tension & leur irritabilité , dans le premier cas , ou pour leur rendre leur ton & leur ressort , dans le second. Il ne doit pas moins s'attacher à connoître les vices des fluides , pour les corriger à propos , c'est-à-dire , pour ranimer leur cours languissant ou ralentir la violence de leur mouvement , pour calmer leur effervescence , atténuer & inciser leur viscosité , leur densité & leur ténacité , délayer leur sécheresse , tempérer leur âcreté , & leur rendre leur première fluxilité. Il doit travailler aussi à connoître si les humeurs se sont écartées des routes qui leur ont été frayées par la nature , pour les ramener dans leurs propres couloirs ; si les vaisseaux ont

perdu leur méabilité naturelle, pour les rétablir dans leur état primitif; enfin, si les voies par lesquelles doit se faire l'éruption, ont besoin d'être lubrifiées, pour devenir plus propres à faciliter cette même éruption par laquelle la nature doit se délivrer de la cause morbifique.

Ce n'est que d'après toutes ces considérations, que le Praticien jugera s'il doit rester dans l'inaction, ou s'il doit employer les secours de l'Art. Dans ce dernier cas, doit-il avoir recours aux Rafraîchissans, ou aux Echauffans? La solution de cette question ne peut être donnée que d'après les indications que présentent les fievres exanthématiques.

L'éruption qui accompagne ou suit les fievres exanthématiques, est un effet des efforts que fait la nature pour chasser au dehors du corps les molécules étherogènes & nuisibles, qui vicient la masse du sang. Le Praticien n'a donc d'autre indication à remplir, que de favoriser & faciliter cette éruption; il ne peut y parvenir qu'en secondant la nature, c'est-à-dire, en lui préparant & lui facilitant l'altération, l'atténuation & l'expulsion de la matiere morbifique, & en soutenant

ou ranimant ses forces languissantes, si elle languit sous le poids de cette même matiere morbifique.

Ce sont là les deux seuls moyens dont le Praticien doit s'occuper, & qui doivent le diriger dans le traitement des fievres exanthématiques.

Les loix de la coction trouvent ici leur application dans toute leur étendue. La nature excite la fievre pour opérer l'atténuation & l'altération de la matiere morbifique, la séparation des humeurs saines & naturelles, enfin, son expulsion au dehors par les couloirs de la peau. Le Praticien doit donc chercher à soulager la nature d'une partie de l'ouvrage, en rendant cette atténuation, cette séparation & cette expulsion plus aisées.

Il doit d'abord porter ses vues sur l'état des fluides, qui ordinairement, dans les fievres vives & accompagnées de beaucoup de chaleur, péchent par un degré trop considérable d'épaississement, & sont comme emportés dans les routes de la circulation par un mouvement trop violent. Dans l'un & l'autre de ces deux états, la séparation des molécules morbifiques ne peut se faire ou ne se fait tout

au plus qu'imparfaitement. Ces molécules, trop épaisses tiennent , pour ainsi dire , les unes aux autres par une suite de la viscosité qui accompagne d'ordinaire l'état d'épaississement : les parties qui constituent la masse des humeurs , participent du même vice ; elles sont trop étroitement unies entre elles , trop rapprochées , trop ferrées , trop denses , trop visqueuses , & ne peuvent que retenir , parmi elles , ces mêmes molécules : celles-ci sont encore trop grossières pour pouvoir pénétrer dans les petits vaisseaux qui , en les recevant dans leurs cavités , doivent opérer leur séparation ; elles doivent donc rester confondues avec la masse des humeurs , & leur expulsion au dehors devient impossible , ou très-difficile & imparfaite. Si les fluides sont emportés par un mouvement trop violent , la séparation de ces molécules devient aussi très-difficile ; elles sont emportées avec violence dans les routes de la circulation ; elles les parcourent avec une vélocité qui ne leur permet pas d'enfiler les orifices des petits vaisseaux dans lesquels elles doivent passer pour se séparer de la masse des humeurs. En supposant même que cette séparation

pût avoir lieu, les molécules morbifiques, quoique séparées des humeurs saines, ne pourroient être expulsées au dehors; elles ne pourroient, à cause de leur épaississement, de leur ténacité & de leur grossiereté, être reçues dans les vaisseaux cutanés, dont le diametre seroit trop petit, relativement à leur volume; le mouvement violent, dont elles seroient agitées en même tems, les feroit passer devant les orifices de ces mêmes vaisseaux avec trop de vélocité pour qu'elles pussent s'y introduire avec assez de facilité. Il est donc nécessaire de communiquer aux fluides un degré suffisant de fluxilité, de mobilité & de ténuité, ainsi que de calmer & tempérer la violence de leur mouvement.

Il ne faut pas moins avoir égard à l'état des solides, dont l'action ne contribue pas peu à communiquer aux fluides les conditions nécessaires. Le vice de l'action des solides, l'altération de leur ton & de leur ressort naturel, l'irrégularité de leurs mouvemens, la violence de leurs oscillations, la fréquence de leurs vibrations, la contraction spasmodique de leurs fibres, la diminution de la capacité des vaisseaux suffisent pour produire dans

les fluides une disposition contre nature, propre à empêcher leur dépuracion, &, par conséquent, la séparation des molécules morbifiques. Le vice des fluides ne peut encore être corrigé que par l'action régulière des solides; il est donc nécessaire de rétablir l'action de ces derniers, de les ramener à des mouvemens réguliers, à des oscillations modérées, à leur première méabilité: ce rétablissement des solides est une condition préliminaire & indispensable.

La fièvre qui précède l'éruption, est accompagnée ordinairement de symptômes qui annoncent que les solides sont dans un état de spasme & d'éréthisme; tels sont la violence de cette même fièvre, la tension & la dureté du pouls, une chaleur vive & brûlante, l'ardeur de la soif, l'aridité de la langue, la sécheresse de la peau, la rougeur des urines, le météorisme du bas-ventre, les mouvemens convulsifs, &c. Il est donc nécessaire de relâcher les solides trop tendus, de calmer leur éréthisme, & de ramener leurs oscillations à l'état naturel ou presque naturel.

Cette considération devient d'autant plus essentielle, que l'éruption qui suit la

fièvre doit se faire par les couloirs de la peau, que ces couloirs, participant de l'état spasmodique des solides, seroient eux-mêmes resserrés, qu'ils refuseroient par conséquent une entrée libre à la matière des exanthèmes, & qu'il est nécessaire de les relâcher, pour que leur diamètre se prête aisément au volume des molécules éthérogènes qui sont poussées par la nature vers ces couloirs.

On ne sauroit douter que le relâchement préliminaire de la peau ne favorise l'éruption : c'est une vérité démontrée par l'expérience, & dont je rapporterai, dans la suite, des preuves convaincantes. De-là vient que l'éruption est beaucoup plus prompte, plus complète & plus heureuse dans les enfans, dont la peau est d'un tissu mou, lâche, facile à prêter à l'impulsion des fluides, que dans les vieillards, dont la peau, étant plus roide, plus sèche & plus dure, résiste beaucoup plus à l'effort des fluides poussés dans ses couloirs.

On doit donc éviter avec soin tout ce qui pourroit condenser, épaissir les fluides, leur communiquer un mouvement plus violent, irriter, resserrer les solides, les exciter à des contractions plus fortes &

plus fréquentes , & augmenter leur état spasmodique. Tels seroient les Echauffans , qui , par les molécules chaudes & actives dont ils sont composés , seroient très-propres à produire ces effets.

On doit , au contraire , donner la préférence aux remedes propres à délayer & détremper la masse des fluides , à les rendre plus fluxiles & plus mobiles , à calmer leur trop grande effervescence , à relâcher les solides trop tendus , & surtout le tissu de la peau , à tempérer leur irritation & leur éréthisme , à modérer leur action. Tels sont ceux qu'on comprend ordinairement dans la classe générale des Rafrâchiffans.

Ces principes sont conformes à la raison & au vœu de la nature ; ils sont confirmés encore par l'autorité des Praticiens & par l'observation.

Tout se réunit , en effet , pour démontrer combien l'usage des Echauffans est dangereux dans les fievres exanthématiques ; ils sont contre-indiqués par la nature de la maladie & par les symptômes qui l'accompagnent : cette contre-indication est encore fortement appuyée par les effets qu'ils produisent.

L'objet essentiel dont le Praticien doit s'occuper, est de favoriser l'éruption; mais l'usage des Echauffans suffit pour l'empêcher, ou au moins pour la rendre incomplète. Ces remedes communiquent aux fluides une agitation plus considérable, un mouvement plus violent, un nouveau degré d'épaississement; ils rendent leur dépuration plus difficile, & les molécules morbifiques, quoique séparées de la masse des humeurs, moins propres à être reçues dans les orifices des petits vaisseaux. Ils portent en même tems, sur les solides, une irritation qui les sollicite à des contractions plus fortes & plus fréquentes, & qui augmente leur éréthisme & leur constriction spasmodique: l'action des vaisseaux devient encore plus irréguliere, &, par conséquent, moins propre à favoriser la dépuration des fluides. Les vaisseaux, qui se trouvent en même tems dans un état de constriction spasmodique, ne peuvent donner entrée aux molécules morbifiques. Les vaisseaux cutanés participent encore du même vice, & acquierent une constriction qui les met hors d'état de recevoir dans leur cavité la matiere morbifique dont le cours seroit déterminé

vers

vers les couloirs de la peau. Il est aisé par-là de concevoir combien l'éruption doit devenir difficile par l'usage des Echauffans.

C'est ce qui se trouve confirmé par l'observation de *Sydenham*: ce Médecin a vu plusieurs fois, sur-tout dans les jeunes gens & les tempéramens sanguins, que les cordiaux, bien loin d'accélérer l'éruption, l'empêchoient au contraire: il a observé, dans ce cas, que l'éruption commençoit à peine à se faire, & ne pouvoit parvenir à une fin heureuse; que la matiere des exanthêmes restoit profondément dans la peau, sans pouvoir pousser au dehors, malgré l'usage des remedes échauffans; enfin, que l'éruption ne se faisoit bien, qu'après que les fluides étoient ramenés à une température modérée par l'usage des remedes propres à produire cet effet (a).

Ce n'est pas que les Echauffans n'accélérent quelquefois l'éruption; mais ce n'est alors qu'à force d'irritation qu'ils la provoquent: dans ce cas, elle ne peut avoir,

(a) *Sydenham*, *ibid.* sect. iij. cap. ij.

que des suites fâcheuses , par rapport aux accidens qui peuvent en résulter ; j'en rapporterai dans la suite des exemples frappans. Aussi n'est-ce pas sans fondement que *Sydenham* a comparé l'éruption , provoquée par les Echauffans , avec les fruits précoces dont on n'a presque rien à espérer (a).

En vain dira-t-on qu'on ne sauroit mieux entrer dans les vues de la nature , qu'en facilitant cette éruption ; qu'on ne sauroit mieux la faciliter qu'en l'accélé- rant ; enfin , qu'on ne sauroit mieux l'accélérer , qu'en excitant l'action des vaisseaux , & en animant le mouvement du sang , au moyen des Echauffans.

J'ai déjà fait voir que les remedes propres à augmenter le mouvement des solides & des fluides , bien loin d'accélérer l'éruption , ne pouvoient que la rendre plus difficile ; mais je veux supposer que l'usage de ces remedes produise réellement l'effet qu'on veut lui attribuer , il n'en fera pas moins vrai qu'il est contraire aux vues de la nature.

L'éruption ne peut être heureuse

(a) Ibid.

qu'autant que toute la matiere morbifique qui vicioit la masse du fang, est poussée vers les couloirs de la peau : cette matiere morbifique ne peut être déterminée vers l'extérieur, qu'autant qu'elle est séparée de la masse des fluides ; sa séparation ne peut avoir lieu qu'après cet état qui est connu chez les Praticiens sous le nom de *coction pathologique*. Cette coction ne se fait que lentement, & n'arrive jamais dans le commencement & les progrès des maladies : les remedes qu'on emploieroit pour l'accélérer, ne pourroient qu'augmenter le trouble & la confusion des humeurs, interrompre les opérations de la nature, & , par conséquent, retarder cette même coction. Aussi est-ce avec raison que *Frédéric Hoffmann* a regardé comme employant des moyens opposés à l'action de la nature & nuisibles au corps, ceux qui agitent la matiere morbifique, qui la mettent en mouvement, & qui provoquent son évacuation avant qu'elle soit cuite & préparée à l'excrétion (a).

(a) *Is enim..... varias corpori & ejus (naturæ) motibus noxas molitur..... id quod faciunt*

Il faut donc donner à la nature le tems d'opérer la dépuration des humeurs & la séparation de la matiere morbifique, & éviter de l'accélérer par l'usage des remedes chauds. Ce principe est confirmé par l'expérience, qui nous fait voir que plus la nature emploie de tems à faire cette séparation, plus celle-ci est universelle, bien faite, complete & heureuse, pourvu cependant que l'espece de bouillonnement que la nature excite dans les humeurs pour l'opérer, se soutienne avec assez de force. C'est par une suite de ce principe, que M. *Quarin* prononce bien positivement que plus l'éruption de la petite-vérole est prompte, plus la maladie est dangereuse (a).

Je pourrois même ajouter qu'il n'est pas peut-être nécessaire de favoriser l'éruption, & que celle-ci peut devenir inutile. Je ferai voir dans la suite qu'on

maximè ii, qui, antequam materia cocta & ad exitum preparata sit, eamdem agitant, commovent & expellere conantur. Hoffmann, *Diss. de nat. & art. effic. in med.* §. 27.

(a) *Quarin*, *meth. medend. febr. cap. viij.* pag. 92.

peut avoir la petite-vérole sans éruption, que la matiere morbifique peut être *éteinte* (a) en partie dans le sang, & se dissiper, en partie, par les pores de la peau: je rapporterai en même tems quelques observations propres à constater la vérité de cette assertion.

Il résulte encore un autre inconvénient de l'usage des remedes chauds, donnés dans la vue d'accélérer l'éruption. Si la séparation de la matiere morbifique se fait avec trop de précipitation, cette matiere n'a pas le tems de se séparer en entier; il en reste une grande partie qui demeure confondue avec les humeurs saines, les vicie & les infecte; tandis que des humeurs saines, qui sont destinées à d'autres couloirs pour y fournir la matiere

(a) Je n'entends point vouloir établir, par cette expression, qu'il soit possible d'*éteindre* absolument la matiere varioleuse dans le sang; c'est une question que je n'entreprends point de discuter: je veux dire seulement qu'il est possible d'empêcher l'assimilation ou la conversion de nos humeurs en matiere varioleuse, & de faire dissiper en même tems par les pores de la peau, les miasmes varioleux qui existent dans le sang.

des secrétions & des excrétiions, sont emportées loin de leurs vaisseaux, demeurent intimement mêlées avec la matière morbifique, & sont portées avec elle vers les couloirs de la peau.

Nous voyons enfin dans toutes les maladies, que les évacuatiions, de quelque espece qu'elles puissent être, qui surviennent au commencement & avant la coction, sont ordinairement suspectes & dangereuses; qu'elles ne produisent ni le soulagement du malade, ni la diminution de la maladie, mais qu'elles sont suivies de symptômes plus violens. Cela ne peut être autrement; elles sont l'effet de l'irritation, & non de la séparation des sucis morbifiques, opérée par la nature. Aussi n'est-ce pas sans fondement que *Boerhaave* a prononcé que toute évacuatiion critique, qui survient avant la coction, est d'un mauvais présage (a). Il est aisé de faire l'application de cette vérité, démontrée par l'expérience, aux fievres exanthématiques, relativement aux remedes chauds donnés dans la vue d'accélérer l'éruption.

(a) Evacuatio critica ante coctionem, mala. *Boerhaave*, Inst. Med. §. 41.

On cherche à appuyer la prétendue utilité des remèdes chauds dans les fièvres exanthématiques sur l'autorité d'*Hippocrate* ; on se fonde sur l'Aphorisme 21 de la section première, où le Médecin Grec nous avertit d'avoir égard à la tendance des humeurs & aux couloirs qui y paroissent les plus propres : il nous exhorte en conséquence à diriger leur cours vers les parties où elles ont une tendance : *quò maximè vergunt, eò ducenda*. On conclut de-là que la matiere morbifique se portant naturellement vers la peau, dans les fièvres exanthématiques, les remèdes propres à soutenir cette tendance, n'ont rien que d'analogue au vœu de la nature ; & qu'au contraire, en pouffant, déterminant, & même forçant le cours de cette matiere vers les vaisseaux cutanés, on aide la nature dans son ouvrage.

Mais on donne à ce précepte une étendue forcée : *Hippocrate* lui-même l'a limitée ; il n'a voulu parler, dans cet Aphorisme, que des humeurs qui sont disposées à l'excrétion : *quæ ducere oportet*, a-t-il dit, *quò maximè vergunt, eò ducenda*. Il n'a eu donc en vue que les

humeurs dont il étoit nécessaire de procurer l'excrétion.

On dira peut-être que c'est ici le cas de l'Aphorisme ; que dans les fièvres exanthématiques, il y a une matière morbifique que la nature cherche à pousser au dehors ; qu'il est nécessaire de déterminer son cours vers la peau, & qu'on remplit ainsi le précepte d'*Hippocrate*, qui conseille de procurer l'excrétion des humeurs qu'il faut évacuer.

Il reste donc à éclaircir quelles sont les humeurs qu'il est nécessaire d'évacuer : *Hippocrate* lui-même nous l'apprend. Il ne suffit pas qu'il existe dans le corps une matière morbifique, pour qu'on doive se déterminer à provoquer son excrétion : il y a des conditions préliminaires, qui seules peuvent rendre son excrétion heureuse. Ces conditions consistent dans la préparation de cette même matière morbifique ; elles ont été indiquées par *Hippocrate*, qui, dans l'Aphorisme suivant, nous avertit de ne jamais évacuer les matières crues, mais seulement celles qui sont cuites ; *concocta medicari oportet, non cruda* ; & qui, dans l'Aphorisme 10 de la seconde section, nous apprend quelles

sont les conditions qui doivent précéder l'excrétion de la matiere morbifique. Il veut qu'on commence par la rendre plus fluxile : *corpora quæcumque, si quis purgare voluerit, fluida facere oportet.*

Il ne suffit pas donc d'être assuré de l'existence de la matiere morbifique, pour se déterminer à provoquer son excrétion ; il faut commencer par la rendre propre à cette excrétion, c'est-à-dire, plus mobile & plus fluxile : elle se séparera alors plus aisément du sang, & se portera avec plus de facilité vers les couloirs de la peau, sur-tout si en même tems on relâche ces derniers, & on les rend ainsi plus propres à la recevoir. C'est-là le seul moyen de remplir les vues de la nature, & de suivre les sages préceptes d'*Hippocrate.*

Les effets que les remedes chauds produisent dans les fievres exanthématiques, prouvent évidemment combien ils peuvent devenir dangereux. Leur usage est toujours suivi de symptômes fâcheux & souvent funestes ; c'est une vérité prouvée par l'observation : j'ai eu lieu plusieurs fois de m'en convaincre ; j'en rapporterai dans la suite quelques exemples, & il est peu de Praticiens qui n'aient été dans le même cas : tels sont, par exemple,

1°. *Paschal*, qui présente tous les remèdes chauds comme absolument nuisibles dans les fièvres exanthématiques en général (a).

2°. *Pereda*, qui s'éleve contre ceux qui, dans les mêmes maladies, employent des remèdes propres à provoquer les sueurs (b).

3°. *Willis*, qui veut que, dans la petite-vérole, on n'emploie les remèdes chauds, qu'avec beaucoup de précautions; il en résulte, dit-il, un mouvement violent du sang & une confusion des humeurs (c).

4°. *Sydenham*, qui assure que le régime chaud donne lieu souvent à la phrénésie, excite des sueurs énormes, & rend confluentes des petites-véroles qui auroient été discrètes (d); il dit encore que, dans la fièvre scarlatine, l'usage des cordiaux rend la maladie plus dangereuse.

(a) *Paschal*, Meth. cur. lib. ij. cap. x. p. 575.

(b) *Pereda*, Schol. in Meth. cur. *Paschalii*, lib. ij. cap. x.

(c) *Willis*, Tract. de febr. cap. xv. dans la Collection de ses Œuvres, pag. 171.

(d) *Sydenham*, ibid. sect. iij. cap. ij.

5°. *Tauvry*, qui blâme l'usage des cordiaux dans la petite-vérole & la rougeole, comme propres à empêcher l'éruption (a), & qui ajoute que l'usage du vin & de la décoction de nentilles ou de semence de fenouil est dangereux, parce qu'il augmente la fermentation des liqueurs (b).

6°. *Hecquet*, qui présente comme une précaution généralement vraie, de ne donner jamais des sudorifiques dans la petite-vérole, parce que les sueurs qu'on obtient *par ces violences*, ne sont autre chose que le véhicule des parties globuleuses du sang qu'on lui enleve (c). Il regarde encore les sudorifiques comme dangereux dans la rougeole, la fièvre scarlatine, la fièvre miliaire & la fièvre pétéchiale; ces remèdes, *dit-il*, ne se rencontrant point avec les vues & les efforts de la nature, doivent échouer, parce qu'ils entreprennent ce qui n'est

(a) *Tauvry*, Prat. des maladies aiguës, tom. 2. pag. 382, 492.

(b) *Ibid.* pag. 377.

(c) *Hecquet*, Méd. Chir. & Pharm. des Pauvres, tom. j. pag. 166.

point de son ressort ; c'est donc, *ajoute-t-il*, la premiere regle de n'y employer jamais les sudorifiques, qui mettent tout en feu & en combustion dans le sang (a).

7°. *La Mettrie*, qui a observé que l'usage des remedes chauds donne lieu à l'éruption d'un plus grand nombre de pustules dans la petite-vérole, & que ces pustules contiennent une matiere beaucoup plus âcre (b) : il assure encore qu'une petite-vérole est suivie quelquefois d'une nouvelle invasion de la même maladie dans le même sujet ; qu'elle est accompagnée alors de symptômes plus dangereux, comme du pourpre, de fluxion de poitrine, de crachement de sang, de délire, &c. & que cette seconde invasion doit souvent son origine & sa violence aux remedes chauds (c).

8°. *Gourraigne*, qui, après avoir fait le détail des accidens qui surviennent aux remedes chauds, donnés dans la vue

(a) Ibid. pag. 164.

(b) *La Mettrie*, Traité de la petite-vérole, pag. 57.

(c) *La Mettrie*, Observ. de med. prat. obs. vj. pag. 40.

d'accélérer & de faciliter l'éruption de la rougeole & de la petite-vérole, prononce ensuite que ces remèdes sont propres à empêcher cette éruption (a).

9°. M. *Lieutaud*, qui dit bien positivement que l'usage des cordiaux & des autres remèdes irritans, donnés, dans la vue de provoquer l'éruption de la rougeole, donne lieu souvent à la péri-pneumonie ou à quelque maladie chronique (b).

10°. M. *Varnier*, qui assure que lorsque les pustules disparoissent en partie dans la petite-vérole, les cordiaux, le vin même, n'y font rien; qu'au contraire, la fièvre s'allume davantage, & que rien n'avance au dehors (c).

11°. M. *Quarin*, qui proscriit les Echauffans dans les fièvres miliaire, pétéchiale, éréfipélateuse, scarlatine, & dans la petite-vérole, comme étant plus nuisibles qu'utiles, comme donnant lieu à une augmentation des symptômes,

(a) *Gourraigne*, Tract. de febr. pag. 423.

(b) *Lieutaud*, Synopf. prax. med. t. j. p. 433.

(c) *Journal de Médecine*, Août 1756, p. 142.

au délire, à la phrénésie, enfin comme rendant la maladie plus dangereuse (a).

Les sueurs abondantes sont encore un des principaux effets de l'usage des remèdes chauds dans les fièvres exanthématiques ; mais il est aisé de concevoir combien elles sont dangereuses, & avec quelle attention on doit éviter de les provoquer.

Elles entraînent la dissipation de la partie la plus ténue des fluides ; ceux-ci acquièrent un épaisissement, une viscosité & une ténacité plus considérables : dépouillés de la sérosité qui ser voit à les délayer & à les détremper, ils sont appauvris & desséchés ; ils contractent même une densité inflammatoire. La matière morbifique ne trouve plus le véhicule qui devoit lui être fourni par cette sérosité, & qui lui étoit nécessaire pour être portée vers les couloirs de la peau. Les solides acquièrent en même tems une sécheresse, une roideur, & une tension spasmodique, qui gênent leur action & rendent leurs

(a) *Quarin*, cap. vj. pag. 81. cap. vij. pag. 88. cap. viij. pag. 95. cap. x. pag. 112. cap. xj. pag. 116.

mouvements irréguliers. Les forces de la nature, privées de cette partie ténue qui fournit la matière & le véhicule du fluide nerveux, deviennent foibles & languissantes, & , par conséquent, peu propres à opérer la séparation & l'excrétion de la matière morbifique.

Ces sueurs produisent encore un autre effet : en détournant au dehors une portion de la matière qui devoit contribuer à l'élevation des exanthèmes, elles rendent cette élévation incomplète & insuffisante ; d'où il résulte que les exanthèmes rentrent, disparoissent, ou s'affaissent aisément, & que, dans la petite-vérole, les pustules ne peuvent parvenir à une supuration parfaite & heureuse.

Il y a quelques autres circonstances qui rendent l'usage des remèdes chauds plus dangereux, telles que celles où les malades se trouvent déjà fort échauffés par quelque cause particulière, indépendante de la maladie. On a lieu de l'observer principalement dans les sujets qui sont dans la fleur de leur âge, dans les tempéramens naturellement chauds, ou qui se trouvent échauffés accidentellement par quelque cause particulière, comme par

une boisson abondante de liqueurs spiritueuses , ainsi que dans le printems & l'été , & dans les climats chauds.

L'ouverture des cadavres peut servir encore à constater les mauvais effets des remedes chauds dans les fievres exanthématiques. *La Mettrie* assure avoir observé d'autant plus de ravages , dans les cadavres de ceux qui étoient morts de la petite-vérole , que la maladie avoit été traitée par des cordiaux plus vifs ; que , dans les uns , il a trouvé du sang extravasé & pourri entre les muscles pectoraux , entre les psoas & les iliaques ; dans les autres , les pounons couverts de pustules noires , féches , grillées & raboteuses ; dans quelques autres , des taches pourprées & gangréneuses dans les visceres & même dans le cœur ; enfin , dans tous les sujets , des inflammations & mille sortes de petits abcès ou dépôts (*a*).

Les remedes chauds sont donc dangereux dans les fievres exanthématiques ; aussi ont-ils été généralement pros crits

(*a*) *La Mettrie*, Observ. de Méd. Prat. obs. 6. pag. 34.

par plusieurs grands Praticiens, qui, uniquement occupés de seconder la nature dans la guérison des maladies, ont cherché à combattre un préjugé funeste, & ont vu couronner leurs travaux des succès les plus heureux : tels sont, par exemple, *Paschal* (a), *Pereda* (b), *Willis* (c), *Alphanus* (d), *Sydenham* (e), *Tauvry* (f), *Hecquet* (g), *La Mettrie* (h), *Gourraigne* (i), *Van-Swieten* (k),

(a) *Paschal*, Meth. cur. lib. ij. cap. 10. pag. 575.

(b) *Pereda*, Schol. in meth. cur. *Paschalii*, lib. ij. cap. 10.

(c) *Willis*, ibid. ac suprâ, pag. 171.

(d) *Alphanus*, de variolis & morbilis, cap. 10.

(e) *Sydenham*, ibid. sect. iij. cap. ij. sect. iv. cap. v. sect. vj. cap. ij.

(f) *Tauvry*, Prat. des maladies aiguës, tom. ij. pag. 377, 382, 492.

(g) *Hecquet*, Méd. Chirurg. & Pharm. des Pauvres, t. j. pag. 164, 166.

(h) *La Mettrie*, Traité de la petite-vérole, pag. 57.

(i) *Gourraigne*, Tract. de febr. p. 423.

(k) *Swieten*, ibid. ac suprâ, tom. ij. p. 370, & tom. v. pag. 63, 69, 71, &c.

de Haen (a), M. Lieutaud (b), M. Tissot (c), M. Quarin (d), M. Varnier (e), qui, tous uniquement dirigés par l'observation, se font élevés contre l'usage des remèdes de ce genre.

Les remèdes rafraîchissans, ou au moins ceux qui sont généralement compris dans cette classe, peuvent être, au contraire, très-utiles dans ces fièvres; ils sont indiqués par le caractère de la maladie, par la nature des symptômes, & par l'état du malade; ils sont en même tems analogues au vœu de la nature.

Ces remèdes, en délayant & détrem pant la masse du sang, la rendent plus fluide & plus mobile; ils facilitent ainsi l'afflux des humeurs dans toutes les parties du corps, leur entrée dans les petits vaisseaux, & , par conséquent, la séparation de la

(a) *Haen*, rat. med. part. 2. cap. iij.

(b) *Lieutaud*, ibid. tom. j. pag. 433.

(c) *Tissot*, avis au Peuple sur sa santé, tom. j. pag. 234.

(d) *Quarin*, ibid. cap. 6, 7, 8, 10 & 11. pag. 81, 83, 88, 95, 112 & 116.

(e) *Varnier*, Journal de Médec. Août 1756. pag. 142.

matiere morbifique, son afflux vers les couloirs de la peau, & sa réception dans ces mêmes couloirs. Ils fournissent en même tems à cette matiere morbifique le véhicule qui lui est nécessaire pour être porté du centre à la circonférence. Enfin ils émoussent l'activité des molécules âcres qui existent dans la masse des fluides, & diminuent ainsi l'irritation qu'elles pourroient porter sur le tissu des solides.

Leur action n'est ni moins réelle, ni moins utile sur les solides; ils relâchent leur tissu, ils calment leur éréthisme, ils moderent leurs mouvemens, ils rétablissent la régularité de leurs oscillations, ils augmentent leur méabilité, ils les rendent par conséquent plus propres à opérer l'élaboration & l'atténuation des fluides, la séparation de la matiere morbifique & son transport vers les couloirs de la peau. Ceux-ci participent de l'état général des solides, & se trouvant, par conséquent, relâchés, ils se prêtent aisément à l'impulsion de cette matiere morbifique, & la reçoivent dans leur cavité.

Il ne faut pas conclure cependant que les remedes rafraîchissans operent par eux-mêmes la séparation de la matiere

morbifique , son transport vers les vaisseaux cutanés , & enfin l'éruption. Ils ne font que préparer la matiere , & la disposer à se prêter à l'action de la nature ; ils la rendent propre à céder plus aisément aux efforts que fait cette sage mere , & disposent en même tems les solides à seconder celle-ci dans ses opérations. Ils ne sont en un mot que comme l'instrument dont le Praticien se sert pour imiter , seconder & soulager la nature.

Il est inutile d'entrer dans des raisonnemens ultérieurs, pour prouver l'efficacité des remedes de ce genre dans les fievres exanthématiques. Tout ce que j'ai dit jusqu'ici , relativement au caractère & à la marche de ces maladies , suffit pour la démontrer ; il suffit encore d'avoir fait voir combien les remedes échauffans peuvent être dangereux , pour prouver qu'on doit avoir recours à des remedes d'un genre différent , & dont les effets soient diamétralement opposés.

I. Autorités.

Cette méthode n'est pas nouvelle ; les Médecins Arabes en avoient déjà connu

l'utilité, & elle a été adoptée ensuite par les plus grands Praticiens. Si je devois faire ici l'énumération de tous ceux qui l'ont proclamée, le détail se multiplieroit à l'infini; je me contenterai d'indiquer quelques-uns des Praticiens les plus célèbres, qui ont conseillé l'usage des Rafraîchissans dans les fièvres exanthématiques; j'en citerai quelques-uns relativement à chacune des especes de ces fièvres.

I. La Petite-Vérole.

I. La petite - vérole, comme la plus meurtrière de toutes ces fièvres, est celle dont on paroît s'être le plus occupé; aussi les autorités doivent-elles être ici plus multipliées.

Nous trouvons d'abord *Rhazès*, qui, le premier, a conseillé le régime rafraîchissant dans cette maladie: non content de faire rafraîchir l'air de la chambre des malades, il les mettoit à l'usage du petit-lait, du pourpier, de la mauve, de la bête, de la courge, de la laitue, des sucres acides de citron, de grenade & de berberis; il osoit même leur donner de l'eau

à la glace (a). Sa méthode, relativement au régime rafraîchissant, a été adoptée dans la suite par plusieurs Praticiens célèbres : tels sont,

1°. *Alphanus*, qui proscriit absolument le vin, & conseille l'usage du lait d'amandes douces, le jus des semences de melon, les raisins secs, & la tisane d'orge ou de chicorée (b).

2°. *Paschal*, qui conseille un air un peu frais & l'usage des Rafraîchissans, comme des crèmes de riz, du lait d'amandes douces, du suc de grenades, pendant le tems qui précède l'éruption (c).

3°. *Pereda*, qui donnoit ordinairement aux malades du suc de grenade (d).

4°. *Sydenham*, qui proclame l'efficacité des Rafraîchissans, qui faisoit faire à ses malades un usage abondant d'une bière légère, & qui présente cette méthode

(a) *Rhazès*, de variolis & morbilis, pag. 367 & suiv.

(b) *Alphanus*, ibid. cap. 10.

(c) *Paschal*, ibid. pag. 575.

(d) *Pereda*, ibid. pag. 580.

comme très-propre à diminuer le nombre des pustules , à favoriser leur éruption , & à rendre leur suppuration plus parfaite & plus heureuse (a).

5°. *Willis* , qui , pendant l'effervescence des fluides qui accompagne l'éruption , conseille une diete légère & rafraîchissante , & , entre autres , l'orge , l'avoine , la biere , & autres semblables (b).

6°. *Riviere* , qui , dans la petite-vérole , ne donnoit pour toute boisson , qu'une décoction d'orge ou de racine d'ozeille (c). L'éruption de la petite-vérole se fait quelquefois , *dit-il* , avec tant d'impétuosité , que si on en arrêtoit la violence en calmant l'effervescence des fluides , elle conduiroit les malades à une mort certaine : dans ce cas principalement , il conseille l'usage des Rafraîchissans (d).

7°. *Tauvry* , qui , dès le commencement , mettoit le malade à l'usage d'une

(a) *Sydenham* , *ibid.* sect. 3. cap. 2.

(b) *Willis* , *ibid.* pag. 171.

(c) *Riviere* , *ibid.* pag. 345.

(d) *Ibid.* pag. 346.

tifane d'orge & de figues (a) : il conseille en même tems l'usage des émulsions & de différens Rafraîchiffans , comme propres à modérer l'ardeur du sang , à diminuer son acrimonie , & à réparer la perte de la sérosité (b).

8°. *Boerhaave* , qui recommande en général la méthode anti-phlogistique , & en particulier les boissons délayantes , nitreuses , acidules (c).

9°. *La Mettrie* , qui regarde le régime Rafraîchissant comme propre à rendre la petite-vérole plus bénigne (d) , & qui donne , comme un principe certain , que dans cette maladie il est nécessaire de baigner la masse du sang , de la délayer , de lui communiquer , & de lui conserver une certaine fluxilité (e).

10°. *Gourraigne* , qui employoit les dé-

(a) *Tauvry* , *ibid.* pag. 377.

(b) *Tauvry* , nouvelle *Dissertat.* sur la petite-vérole , *ibid.* pag. 492.

(c) *Boerhaave* , *Aphor.* 1389 , 1394 , 1399.

(d) *La Mettrie* , *Traité de la petite-vérole* , chap. 13.

(e) *La Mettrie* , *ibid.* chap. 15. pag. 135.

layans, les rafraîchissans & les tempérans, comme l'eau de riz, l'eau de poulet, les émulsions, &c. lorsque la maladie étoit accompagnée d'une forte chaleur, d'une soif considérable & d'une fièvre violente (a).

11°. *Van-Swieten*, qui conseille le traitement anti-phlogistique, lorsque la fièvre est très-aiguë, la chaleur vive, & les symptômes graves & dangereux (b).

12°. *De Haen*, qui prescrit l'usage intérieur des anti-phlogistiques, des nitreux, du lait écrémé ou mêlé avec de l'eau, du petit-lait, des décoctions de plantes émollientes & rafraîchissantes, ainsi que celui des lavemens préparés avec des remèdes de la même espèce, & des pédiluves (c).

13°. *Boissieu*, qui conseille les décoctions d'orge, les crèmes de riz, d'orge & d'avoine, & les boissons aqueuses abondantes (d).

(a) *Gourraigne*, ibid. pag. 427, 428 & 429.

(b) *Swieten*, ibid. tom. v. pag. 63 & 64.

(c) *Haen*, rat. med. part. ij. cap. iij. tom. j. pag. 127 & 128.

(d) *Boissieu*, Mém. sur les méth. rafraîchiss. & échauff. pag. 217, 224.

14°. M. *Quarin*, qui recommande, dès les commencemens de la maladie, les anti-phlogistiques, le vinaigre, le jus de citron, le nitre, les décoctions d'orge avec l'oxymel, & qui proscriit absolument tout remede irritant (a).

15°. M. *Lieutaud*, qui conseille les délayans & les tempérans, le chiendent, la réglisse, la bourrache, l'eau de poulet, les émulsions, la limonade, &c. (b).

16°. M. *Tiffot*, qui donne à ses malades le lait coupé avec de l'eau, le petit-lait, le lait de beurre, l'orge, les amandes douces, la graine de courge, les nitreux, &c. (c).

2. La Rougeole.

II. Les Praticiens ont traité la rougeole à peu près comme la petite-vérole; le régime rafraîchissant, dont ils ont éprouvé les bons effets dans le traitement de celle-ci, leur a également réussi dans celui de la premiere; aussi l'ont-ils recommandé

(a) *Quarin*, *ibid.* cap. 8. pag. 92 & 95.

(b) *Lieutaud*, *ibid.* tom. j. pag. 437.

(c) *Tiffot*, *ibid.* tom. j. pag. 237 & suiv.

dans leurs écrits, comme très-efficace : tels sont,

1°. *Paschal*, qui recommande l'usage des crèmes de riz, du lait d'amandes, du suc de grenades, & qui veut qu'on communique à l'air de la chambre du malade, une température un peu fraîche (a).

2°. *Pereda*, qui mettoit ses malades à l'usage du suc de grenades (b).

3°. *Alphanus*, qui prescrit, dans cette maladie, les mêmes remèdes que j'ai déjà indiqués ci-dessus, comme conseillés par ce Médecin contre la petite-vérole (c).

4°. *Sydenham*, qui recommande la même méthode qu'il a déjà conseillée pour la petite-vérole ; il donnoit à ses malades une décoction d'orge & d'avoine, une bière légère, du lait mêlé avec de l'eau ; il ajoute que les malades qui observent ce régime, périssent très-rarement (d).

(a) *Paschal*, ibid. lib. ij. cap. 10. pag. 575.

(b) *Pereda*, ibid. lib. ij. cap. 10. pag. 580.

(c) *Alphanus*, ibid. cap. 10.

(d) *Sydenham*, ibid. sect. iv. cap. v.

5°. *Riviere*, qui, dans la rougeole, ne permettoit à ses malades qu'une décoction d'orge ou de racine d'ozeille (a).

6°. *Mead*, qui veut qu'on allie des rafraîchissans avec des lénitifs (b).

7°. *Tauvry*, qui, dès le commencement, mettoit en usage une tisane d'orge & de figues (c).

8°. *Gourraigne*, qui traitoit la rougeole de même que la petite-vérole, c'est-à-dire, par l'usage des délayans, des rafraîchissans & des tempérans, lorsque la maladie étoit accompagnée de beaucoup de chaleur, de soif & de fièvre (d).

9°. M. *Lieutaud*, qui regarde les délayans & les humectans comme efficaces (e).

10°. M. *Tiffot*, qui conseille, pour la rougeole, le même régime que pour la petite-vérole (f).

(a) *Riviere*, ibid. pag. 345.

(b) *Mead*, de variolis & morbilis, liber; cap. 6..... operum pag. 349.

(c) *Tauvry*, ibid. chap. xxv. tom. ij. pag. 377.

(d) *Gourraigne*, ibid. pag. 434.

(e) *Lieutaud*, ibid. tom. j. pag. 433.

(f) *Tiffot*, ibid. tom. j. pag. 255.

11°. M. *Quarin*, qui n'emploie, dans cette maladie, que les délayans, les décoctions d'orge, de chiendent & de guimauve, l'oxymel, les émulsions, &c. (a).

3. La Fievre Éréfipélateuse.

III. Les Praticiens conseillent encore le même régime dans la fievre éréfipélateuse.

1°. *Sydenham* ne donnoit à ses malades que des bouillons faits avec l'avoine ou l'orge, pour toute nourriture, & une biere légère, pour toute boisson; il y joignoit quelquefois des juleps rafraîchissans, & des lavemens faits avec le lait & le syrop de violettes (b).

2°. *Van-Swieten* assure que cette fievre se guérit le plus souvent par la diete & l'usage des remedes ant-phlogistiques; il conseille même les bains de vapeur, comme propres à relâcher le tissu de la peau, lorsqu'on craint que la fievre ne soit éréfipélateuse (c).

(a) *Quarin*, ibid. cap. ix. pag. 103 & 104.

(b) *Sydenham*, ibid. sect. vj. cap. vj.

(c) *Swieten*, ibid. tom. ij. pag. 72 & 73.

3°. *De Haen* recommande principalement le traitement anti-phlogistique, lorsque l'éruption qui a suivi la fièvre éréthélateuse disparoît, que la matière morbifique rentre, & qu'elle donne lieu à la phrénésie ou à d'autres accidens graves (a).

4°. *M. Quarin* ne conseille, pour toute boisson, que des décoctions acidules, comme la décoction d'orge avec l'oxymel, la décoction d'ozeille, la limonade bue en grande quantité : lorsque la soif & la chaleur sont considérables, il prescrit des anti-phlogistiques, le vinaigre, le nitre, &c. enfin, il proscriit les sudorifiques & le régime échauffant (b).

5°. *M. Lorry* prescrit les aqueux, la tisanne de poulet, l'eau de veau, le petit-lait, le nitre à petite dose (c).

4. *La Fièvre Scarlatine.*

IV. La fièvre rouge ou scarlatine est

(a) *Haen*, Tract. de febr. divis..... rat. med. tom. iv. pag. 17.

(b) *Quarin*, ibid. cap. 10. pag. 111 & 112.

(c) *Lorry*, Tract. de morb. cutan. pag. 203.

considérée sous le même point de vue ; aussi les Praticiens ont-ils conseillé , pour cette maladie , ainsi que pour les précédentes , le régime rafraîchissant : parmi eux , je citerai ,

1°. *Sydenham* , qui assure que dans cette maladie l'usage des cordiaux augmente l'intensité des symptômes , & qui conseille une boisson préparée avec un quart de lait & trois quarts d'eau , lorsque l'éruption est accompagnée de mouvemens convulsifs ou d'une affection comateuse (a) , ainsi que des émulsions & des juleps rafraîchissans (b).

2°. *De Haen* , qui recommande bien précisément de mettre en usage la méthode anti-phlogistique , dès le commencement de la maladie (c).

3°. *M. Lieutaud* , qui conseille l'usage abondant des délayans & des tempérans (d).

(a) *Sydenham* , *ibid.* sect. vj. cap. ij.

(b) *Sydenham* , *integri processus in morbis ferè omnibus curandis..... à la suite de ses Œuvres* , art. febris erysipelatosa.

(c) *Haen* , *ibid.* pag. 22.

(d) *Lieutaud* , *ibid.* tom. j. pag. 432.

4°. M. *Quarin*, qui assure que cette maladie se guérit aisément par le seul usage des délayans, & qui, dans le cas d'une chaleur trop vive, conseille le vinaigre, le jus de citron, les décoctions d'orge, l'oxymel; il proscriit en même tems les remedes échauffans, qu'il regarde comme propres à rendre la maladie plus dangereuse, & même mortelle (a).

5 & 6. *Les Fievres Pétéchiale & Miliare.*

V & VI. M. *Quarin* pense de même, eu égard aux fievres pétéchiale & miliare. Il regarde l'usage du petit-lait, rendu acide par le mélange de quelques gouttes d'esprit de vitriol, comme très-utile dans la premiere; il croit, au contraire, que les irritans & les sudorifiques ne peuvent être que dangereux (b). Il blâme la conduite des Médecins, qui prescrivent les Echauffans dans la fièvre miliare, dans la vue de faciliter & d'accélérer

(a) *Quarin*, ibid. cap. ij. pag. 116.

(b) *Quarin*, ibid. cap. vij. pag. 88.

l'éruption ; il assure que, par cette méthode, on produit une dissipation des parties les plus ténues des fluides, on augmente la densité de ceux qui restent, on rend la fièvre plus violente, on communique aux symptômes une nouvelle intensité, on donne lieu au délire, à la phrénésie, &c. (a).

II. *Observations.*

L'efficacité de la méthode rafraîchissante, dans les fièvres exanthématiques, est donc appuyée sur la raison & l'autorité des Praticiens ; mais elle est encore confirmée par l'observation. Si nous ouvrons les ouvrages des Médecins qui ont écrit sur ces maladies, nous y trouverons un grand nombre d'observations, qui démontrent incontestablement l'utilité des Rafraîchissans, & le danger des remèdes chauds : je me bornerai cependant à un petit nombre, relatif à chacune des espèces de ces fièvres ; j'y joindrai quelques observations, que j'ai eu occasion de faire dans ma pratique.

(a) *Quarin*, *ibid.* cap. vj. pag. 81.

I. *Fievre Scarlatine.*

I. J'ai vu fréquemment la fièvre rouge ou scarlatine, qui est assez commune dans la province du Roussillon, où j'ai exercé la médecine pendant quinze ans, mais où elle n'attaque d'ordinaire que les enfans; il est rare que les Médecins y soient appelés, pour traiter cette maladie: on la livre à elle-même, & il y a très-peu d'exemples qu'elle ait eu une issue funeste. J'ai été appelé cependant quelquefois, lorsque la fièvre étoit très-vive, & accompagnée de symptômes graves: je n'ai jamais traité cette maladie avec les Echauffans; je n'ai employé que les délayans & les tempérans, & je n'ai jamais perdu aucun de mes malades: j'ai vu au contraire deux fois les mauvais effets des remèdes chauds, administrés dans cette maladie.

Appelé en 1769 pour voir un enfant qui avoit été traité par un Apothicaire, je le trouvai avec une fièvre très-vive, accompagnée de délire, de convulsions, & de météorisme dans le bas-ventre; on appercevoit, sur la peau, des rougeurs

qui paroissoient & disparoissoient tour-à-tour, pour reparoître dans d'autres parties, & y disparoître de nouveau; le malade étoit à l'usage d'un vin très-violent, dont il prenoit une grosse cuillerée toutes les heures, & l'Apothicaire lui avoit prescrit & préparé une potion faite avec l'eau de canelle, l'eau thériacale, la confecton d'alkermès, & le kermès minéral. Je crus que les symptômes graves, dont la fièvre étoit accompagnée, étoient plutôt l'effet des remèdes, que de la maladie, & que l'éruption n'étoit empêchée que par l'effet de ces mêmes remèdes: j'en proscrivis absolument l'usage; après avoir fait faire une saignée, je mis le malade à une boisson abondante de petit-lait, & à une légère tisane émulsionnée: j'y joignis la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, donnée fréquemment, & à petites doses: ces secours furent efficaces; huit heures après, l'éruption se fit en entier, & tous les symptômes furent calmés.

Je ne fus pas si heureux deux ans après, c'est-à-dire en 1771, auprès d'un autre enfant, attaqué de la même maladie, &

soigné par un Chirurgien; celui-ci, sous prétexte d'aider & de favoriser l'éruption, qui se faisoit avec peine, avoit prescrit l'usage du vin & des cordiaux; je fus appelé trop tard, le malade étoit sans force malgré tous ces cordiaux, & je ne pus le sauver.

Ces deux dernières observations se trouvent conformes à celle de *Sydenham*, qui a toujours vu que l'usage des cordiaux, dans la fièvre rouge, rendoit la maladie plus grave & plus dangereuse (a).

Gourraigne a fait la même observation; il a éprouvé toujours que les remèdes chauds étoient très-nuisibles dans la fièvre scarlatine, tandis qu'au contraire, il a observé constamment que cette maladie, livrée à elle-même, se terminoit heureusement, lorsqu'on avoit soin de mettre les malades à une diète légère & rafraîchissante, & de les humecter par une boisson abondante d'une décoction d'orge (b).

(a) *Sydenham*, *ibid.* sect. vj. cap. ij.

(b) *Gourraigne*, *ibid.* pag. 439.

2. Fievre Érésipélateuse.

II. J'ai toujours traité les fièvres érésipélateuses, de la manière la plus simple : je me suis contenté de prescrire des boissons délayantes, & souvent de l'eau toute seule, & j'ai toujours vu ces fièvres avoir l'issue la plus heureuse.

Je n'ai vu cette maladie, accompagnée de symptômes fâcheux, que deux fois : dans le premier cas, l'érysipèle étoit répandue sur toutes les extrémités inférieures ; j'ai déjà rapporté cette observation : dans le second, elle occupoit le col & le visage : dans l'un & l'autre cas, le petit-lait & les émulsions ont rempli tout le traitement avec le plus grand succès.

Cette méthode se trouve analogue à celle de *Van-Swieten*, qui assure que la diète, & l'usage des remèdes anti-phlogistiques, suffisent le plus souvent pour la guérison de cette maladie (a) ; elle est confirmée encore par l'observation de *Sydenham*, qui a vu que le seul

(a) *Swieten*, *ibid.* tom. ij. pag. 72.

usage des bouillons faits avec l'avoine & l'orge, & la boisson d'une bière légère, suffisoient souvent pour calmer la violence de la fièvre & des symptômes (a).

3. *Fievre Miliare.*

III. J'ai traité plusieurs fois avec le même succès, la fièvre miliare, survenue aux femmes en couche; rarement je leur ai prescrit autre chose que le régime propre à leur état. Mon épouse a été attaquée de cette maladie au mois de vembre 1776, le cinquième jour après ses couches; elle a éprouvé en même tems une toux assez vive, & beaucoup d'inquiétudes dans toutes les parties: je me suis contenté de lui faire faire usage du lait d'amandes douces, auquel j'avois joint une petite quantité de semences de pavot blanc: dans tous les cas, j'ai vu cette fièvre se terminer heureusement.

Si nous en croyons même *Fuchs*, cette fièvre n'est commune en Allemagne, que parce qu'ordinairement on y

(a) *Sydenham*, *ibid.* sect. vj. cap. vj.

fait observer un régime très-chaud aux femmes en couche (a) : ce qui revient à l'observation de *Sydenham*, qui assure que cette maladie ne doit souvent son origine qu'à l'usage des cordiaux (b).

Un savant Médecin de nos jours, M. *le Pecq de la Cloture*, qui exerce la Médecine avec distinction à Rouen, a éprouvé les plus grands succès du régime simplement délayant dans la *miliaire*. Parmi les nombreuses observations qu'il va publier, je me contenterai de citer celles d'un Musicien & d'un Cabaretier, attaqués de cette maladie : les symptômes étoient graves, tels que la fièvre aiguë & très-vive, la peau brûlante, l'insomnie, & d'autres pareils, ou analogues ; l'usage constant du petit-lait, & les bains fréquens, ont presque suffi pour conduire ces malades à une convalescence heureuse (c).

(a) *Acta phys. medic. nat. curios.* vol. II. obs. 146.

(b) *Sydenham*, Sched. monit. de novæ febris ingressu.

(c) *Le Pecq de la Cloture*, obs. sur les malad.

4 & 5. *Rougeole & Petite-Vérole.*

IV & V. Les observations sont plus multipliées, relativement à la rougeole & à la petite-vérole, ces maladies étant toujours plus dangereuses, & exigeant par conséquent plus d'attention de la part du Praticien.

Je ne les ai jamais traitées avec les remèdes chauds, à l'exception de quelques cas, dont il sera question à la fin de cette dissertation : j'ai toujours employé le régime délayant, humectant & adoucissant; j'en ai éprouvé les plus grands succès; à peine ai-je perdu quelques-uns de mes malades : j'ose même avancer qu'il en est mort tout au plus la cent cinquantième partie. Souvent je n'ai été que simple spectateur de la nature, & j'ai conduit la maladie jusqu'à sa fin, sans avoir prescrit aucun remède, & toujours avec succès.

épidém. tom. ij. pag. 907 & 908. Ce volume est actuellement sous presse; mais comme je me trouve chargé de la censure de l'ouvrage, j'ai eu l'occasion de le parcourir avant sa publication.

J'en ai fait une épreuve heureuse sur un de mes enfans, âgé de deux ans, qui eut la petite-vérole au mois de Mars 1777; je me contentai de lui faire donner une nourriture très-légère, & je ne lui prescrivis que de l'eau pour toute boisson : l'éruption fut très-heureuse, la suppuration se fit aisément & sans accident, & la convalescence fut courte & heureuse.

J'ai éprouvé principalement l'efficacité de cette méthode, dans une constitution de petite-vérole qui régna à Perpignan en 1765 & 1766, par la facilité que j'eus à faire la comparaison des effets du régime délayant & humectant, & du régime échauffant. Par un reste de préjugé, qui régnoit encore dans ce pays, les parens se refusoient absolument à donner à leurs enfans d'autres remèdes que ceux qu'ils croyoient propres à pousser le *venin* vers la peau, c'est-à-dire, le vin & les cordiaux. Quelques Médecins n'eurent point la fermeté nécessaire pour résister aux sollicitations des parens; ils donnerent des remèdes chauds, & perdirent le tiers de leurs malades : je tins ferme; je ne donnai constamment que

des délayans & des humectans, & sur environ deux cens malades, je n'en perdis que deux : je crois même que la mort de l'un des deux ne doit être attribuée qu'à l'imprudencce de sa mere, qui, dans le moment de la suppuration, le transporta du premier étage au second, malgré le froid qui se faisoit sentir : c'étoit au mois de Décembre.

Les observations rapportées par les Praticiens, confirment l'efficacité de cette méthode, & démontrent avec évidence le danger des remedes chauds dans ces deux maladies.

I. Je rapporterai d'abord l'observation que nous tenons d'*Amatus Lusitanus*, d'un enfant chez lequel la petite-vérole ne fit que paroître, & laissa, dans deux jours, des excoriations sur toute la peau, sans aucune élévation sensible des pustules : *Amatus* mit en usage les seuls Rafraîchissans, au moyen desquels l'éruption reparut, les pustules s'enflerent, s'élevèrent, suppurerent, & la maladie eut une issue heureuse (a).

(a) *Amatus Lusitanus*, curat. medic. cent. 3^e curat. : 8. pag. 471.

2. *Willis* rapporte deux observations qui paroissent prouver incontestablement l'efficacité des délayans & des tempérans, & le danger des Echauffans dans la petite vérole. Il parle d'abord d'un jeune homme d'environ vingt-ans, qui avoit la petite-vérole, & qui éprouvoit les accidens les plus fâcheux; toutes les fois qu'il prenoit quelque remede chaud, quoique léger, il étoit tourmenté la nuit suivante par des agitations violentes & des insomnies; ces accidens étoient suivis, le matin, d'une hémorragie; il proscrivit ces remedes, & mit le malade à l'usage d'une biere légère, des amandes, des pommes cuites & préparées avec du sucre & de l'eau de rose; il fit cesser ainsi les accidens, & conduisit le malade à une guérison heureuse & parfaite (a). Il rapporte ensuite un second exemple d'un autre jeune homme attaqué aussi de la petite vérole; le malade éprouvoit des hémorragies considérables, qui étoient la suite de l'usage de légers Echauffans; *Willis* employa le même régime que

(a) *Willis*, ibid. pag. 173.

pour le malade précédent, & il en éprouva le même succès (a).

3. J'ai déjà rendu compte de la méthode d'*Alphanus*, dans le traitement de la rougeole, & de la petite-vérole: j'ai dit que ce Médecin proscrivoit absolument le vin, & qu'il donnoit à ses malades le lait d'amandes douces, le jus des semences de melon, les raisins secs, & une tisane d'orge ou de chicorée: je dois ajouter ici qu'il assure s'en être bien trouvé, & *benè successit*, ajoute-t-il lui-même (b).

4. Le Recueil des observations, publié par *Forestus*, nous en offre un grand nombre, qui prouvent l'efficacité du régime rafraîchissant. 1°. Il y est parlé d'abord de plusieurs petites-véroles traitées avec succès par *Forestus* lui-même, avec une simple décoction de figues & de réglisse dans la bière: *Leonellus*, y est-il dit, conseille la même décoction dans le lait (c). 2°. Ce Médecin rapporte aussi l'ob-

(a) Ibid.

(b) *Alphanus*, ibid. cap. x.

(c) *Forestus*, obs. & curat. med. lib. vj. obs. xlv. tom. j. pag. 247.

servation faite sur un de ses enfans , chez lequel il favorisa l'éruption de la rougeole, par l'usage de la décoction de figues , d'orge & de réglisse (a). 3°. Il parle encore d'une femme , âgée de trente-quatre ans , attaquée d'une rougeole , qui étoit accompagnée de symptômes très-graves; il la traitoit ensemble avec *Eri-cius* : ces deux Praticiens ne donnerent d'abord que des Rafraîchissans, & continuerent le même traitement pendant toute la maladie; ils employèrent l'eau d'orge, la réglisse , les quatre semences froides , les figues , le syrop de grenades , les bourraches & le nénuphar ; ils en éprouverent les plus grands succès : ils observerent surtout , que ces remedes favorisoient beaucoup l'éruption (b) 4°. Nous trouvons enfin , dans le même Recueil , l'histoire de deux épidémies de rougeole & de petite-vérole , qui regnerent à Delft en 1551 , en 1562 & 1563 : dans la première , *Forestus* observa que l'éruption avoit été facile & heureuse chez tous ceux qui ,

(a) *Forestus* , ibid. observ. xliij. pag. 244.

(b) *Forestus* , ibid. observ. xlvij. pag. 250.

dès le commencement de la maladie , s'étoient servis d'une décoction de figes dans la bierre ; qu'au contraire elle n'avoit pu se faire chez ceux qui avoient fait usage du vin de France , & que ceux-ci en étoient tous morts (a) : il fit les mêmes observations dans la seconde de ces épidémies ; il évita avec soin les remedes chauds ; il n'employa que le riz , les amandes , l'orge , la tisane de poulet ; il en éprouva de très-bons effets (b) ; il observa en même tems , que tous ceux qui s'en tinrent à une tisane d'orge & de figes , parvinrent à une guérison parfaite , & qu'il n'en réchappa aucun de ceux qui firent usage du vin rouge (c).

5. Les écrits de *Sydenham* sont remplis d'observations pareilles : il est inutile d'en faire ici un détail , qui ne pourroit qu'être très-étendu : on les trouvera dans tous les endroits où ce Médecin a traité de la méthode curative de la petite-vérole , & de la rougeole , c'est-à-dire , dans le

(a) *Forestus* , *ibid.* obs. xli. pag. 241.

(b) *Forestus* , *ibid.* obs. xliv. pag. 244.

(c) *Forestus* , *ibid.* obs. xlvj. pag. 248.

chapitre ij. de la section iij. , dans les chapitres v & vj. de la sect. iv. , & dans les chapitres iij. & iv. de la section v. ; elles concourent toutes à faire voir les bons effets des Rafrâchiffans , & le danger qu'entraîne l'usage des Echauffans dans ces deux maladies.

6. J'ai déjà parlé de la méthode de *Gourraigne* , dans le traitement de la petite-vérole : j'ai dit que lorsque la chaleur étoit forte , la soif considérable , & la fièvre violente , il mettoit ses malades à l'usage des délayans , des rafrâchiffans , & des tempérans ; mais je dois ajouter ici que ce Médecin assure en même temps , qu'il n'a perdu presque aucun , pour ne pas dire aucun , des malades qu'il a traités suivant cette méthode (a) ; il atteste encore qu'il a toujours observé que l'éruption devient plus facile & plus heureuse , à mesure qu'on diminue l'effervescence des fluides , & la violence de la fièvre (b).

7. *La Mettrie* a fait souvent les mêmes observations ; elles sont si multipliées ,

(a) *Gourraigne*, ibid. pag. 427 , 428 & 429.

(b) Ibid.

que leur détail deviendroit fastidieux : je me contenterai d'extraire des écrits de ce Médecin, une assertion qui est le résultat de ces mêmes observations, & qui est en même tems bien propre à faire voir l'efficacité de la méthode que j'ai proposée : « Je pourrois, *dit-il, en parlant de* » *la petite-vérole*, donner l'histoire de » tous les malades que j'ai traités par des » Rafraîchiffemens, & de tous ceux qui » l'ont été par les cordiaux & les sueurs : » on verroit d'un coup-d'œil, laquelle » des deux mérite la préférence, combien » peu il en mourut dans la première méthode, & combien la seconde méthode » en tue visiblement (a).

8. Nous trouvons une assertion à peu près pareille, dans un Mémoire qui contient un résultat général des *observat. météorolog. agronomiq. & physiq.*, faites à Montpellier, & dans les environs, pendant l'année 1775, lu à la Société Royale des Sciences de cette Ville, par M. *Mourgue*; cet Académicien termine son Mémoire par

(a) *La Mettrie*, observ. de med. prat. obs. vj. pag. 40.

une histoire succincte des maladies qui ont régné en 1775 ; il parle de la petite-vérole, qu'il dit avoir été très-meurtrière, & dont il attribue les ravages, moins à la malignité de la maladie, qu'au mauvais traitement, c'est-à-dire, à la chaleur des appartemens, où l'on tenoit les malades, & aux potions échauffantes qu'on leur donnoit ; ils périssoient, *dit-il*, dès le second jour de la suppuration. Il assure, au contraire, que « les sujets de tout » âge, de toute complexion, auxquels » on n'a donné aucun remède, qui ont » constamment été à l'air libre, & qui » n'ont pris que de l'eau, s'en sont heureusement tirés, quoiqu'il y eût parmi » eux des petites-véroles confluentes, & » même de mauvaise espèce ». Cette observation est d'autant plus frappante, que l'Académicien la rapporte comme témoin oculaire, après avoir suivi avec assiduité plus de cent sujets atteints de cette maladie (a).

(a) Assemblée publique de la Société Royale des Sciences de Montpellier, du 2 Mars 1776, pag. 60.

9. *Boissieu* présente le régime échauffant comme très-nuifible, parce qu'il augmente l'inflammation, & qu'il cause la gangrene des pustules; il ajoute que *ces effets pernicioeux sont tous les jours démontrés par l'observation (a)*.

10. J'ajouterai ici une observation de *M. Backer*, qui prouve l'utilité du régime délayant: ce Médecin parle de plusieurs Ouvriers, qui, pendant la fièvre de la petite-vérole, avoient travaillé à une pompe, & avoient bu de l'eau en grande abondance, pour éteindre la soif dont ils étoient tourmentés, sans faire usage d'aucune autre espèce de boisson, ni de remède; ils éprouverent tous une éruption heureuse & sans accidens (*b*).

11. *M. le Pecq de la Cloture* rapporte une observation qui vient à l'appui des précédentes; elle est relative à une Dame âgée de 40 ans, attaquée d'une petite-vérole confluente: ce Médecin assure

(a) *Boissieu*, *ibid.* pag. 224.

(b) *Backer*, an inquiry in to the metits of a method of inoculating the Small-pox, &c. pag. 21, 49.

avoir employé avec succès le petit-lait & la limonade avant l'éruption, les acides & la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, après l'éruption (a).

12. Je terminerai ce qui concerne la petite-vérole, par une assertion bien positive & bien convaincante, d'un fameux Praticien de nos jours, qui exerce la médecine avec distinction à Vienne en Autriche; je veux parler de M. *Quarin*, Médecin de l'Hôpital de la Miséricorde de cette Ville. Après avoir exposé la méthode qu'il emploie dans le traitement de la petite-vérole, & qui consiste dans le régime rafraîchissant & dans la proscription absolue des échauffans, il finit par assurer que, dans sa très-nombreuse pratique, il n'a perdu, dans l'espace de cinq ans, que deux malades de la petite-vérole, & même deux malades dont il n'avoit pas suivi exactement la maladie: *in numerosissimâ*, dit il, *quem exerceo praxi, nullum variolosum per quinque annos perdidit, si duas proles excipiam, &c.* (b) Cette assertion présente une

(a) *Le Pecq de la Cloture*, ibid. pag. 914.

(b) *Quarin*, ibid. cap. viij. pag. 100.

présomption bien forte, j'ose dire même, une conviction certaine en faveur du régime rafraîchissant.

6. *Fievre Pétéchiale.*

V I. Les fievres pétéchiales ne doivent pas moins être comprises dans la regle générale que j'ai établie pour les autres fievres exanthématiques, en les considérant sous le point de vue sous lequel j'ai dit que je m'en occuperois dans ce Mémoire. J'ai éprouvé plusieurs fois, dans leur traitement, l'efficacité du régime rafraîchissant, délayant & humectant: je n'en rapporterai que deux exemples.

Le premier est celui de *Jean Mas*, Maître Maçon à Perpignan, qui fut attaqué en 1766, d'une fievre double tierce intermittente; il eut un accès, dans lequel la fievre fut très-violente, & accompagnée d'une chaleur brûlante, d'une soif très-vive, & de délire; il parut ensuite des pétéchies sur tout le corps. La saignée, les émulsions & une potion faite avec l'eau de laitue, le camphre, le nitre & la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, furent employés avec succès, & suffirent

pour opérer la guérison. J'ai fait cette observation avec M. *Bonafos*, mon Confrere, qui fut appelé pour voir ce malade avec moi.

Le second exemple est plus frappant & plus concluant ; il présente une observation faite sur plus de huit cents malades. Il regna, dans le printems de l'année 1763, une constitution de fievres malignes dans l'Hôpital Militaire de Perpignan ; il y eut, dans l'espace de deux mois, plus de huit cents malades attaqués de la même maladie ; toutes ces fievres se terminoient par une éruption de pourpre rouge, & cette éruption étoit précédée & accompagnée de symptômes très-graves. Après les remedes généraux, les malades étoient traités par des tempérans, des délayans & des humectans ; les juleps rafraîchissans, les tisanes émulsionnées, les sucres de bourrache & de chicorée, le nitre, le camphre, la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, furent mis en usage, & il ne fut absolument employé aucun remède chaud. Ces remedes eurent beaucoup de succès : sur huit cents malades, il n'en mourut que trente-neuf, chez lesquels l'éruption des pétéchies

n'avoit pu se faire d'une maniere complete. Je trouve même ici une nouvelle preuve contre les remèdes chauds : après la mort d'une partie de ceux chez lesquels l'éruption n'avoit pu se faire, on trouva dans leur lit des bouteilles de vin rouge, qui leur avoient été portées par leurs camarades ; d'où je crois pouvoir conclure que le vin qu'ils avoient bu secrètement avoit empêché la libre éruption des pétéchiés, tandis que presque tous ceux qui s'en tinrent au régime qui leur avoit été prescrit, éprouverent une éruption facile & complete, suivie d'une heureuse guérison.

Il n'est point de Praticien, un peu employé, qui n'ait eu lieu de faire des observations pareilles ; elles se trouvent multipliées dans les écrits des Maîtres de l'Art. Je me bornerai aux trois suivantes, qui sont d'autant plus frappantes, qu'elles présentent à la fois les bons effets des Rafraîchissans & le danger des Echauffans dans les fievres petéchiales.

1°. *Sydenham* parle d'une fievre qui regna pendant une constitution de petite-vérole, & qu'il appelle varioleuse, parce qu'elle avoit quelques symptômes communs

avec cette maladie ; elle étoit accompagnée de pétéchie. Dès le commencement, les malades avoient une grande propension à la sueur, sans qu'il en résultât pour eux aucun soulagement, ni aucune diminution dans les symptômes. Dès qu'on mettoit en usage le régime échauffant & les cordiaux, dans la vue d'augmenter le cours des sueurs, les pétéchie paroissoient en plus grand nombre, & les symptômes devenoient plus violens : la saignée & les rafraîchissans furent employés, au contraire, avec les plus grands succès (a).

2°. *Trumphius* nous a donné l'histoire d'une fièvre pourprée, qui régna à Goslar en 1737 & 1738 : il dit que beaucoup de malades furent tenus dans des appartemens bien chauds, & firent usage de remedes fort échauffans ; il ajoute en même tems que quelques-uns des plus robustes supporterent ce régime, & parvinrent à guérison ; mais que le plus grand nombre de ceux qui suivirent

(a) *Sydenham*, *ibid.* sect. iij. cap. iij.

cette méthode , en furent les tristes victimes & en moururent (a).

3°. Enfin, M. *Gérard* nous a donné la description d'une épidémie qui régna en 1754 à Carrouge en Normandie ; la maladie étoit accompagnée d'une éruption de taches rouges dans les uns, de petits boutons blancs dans les autres, & quelquefois des uns & des autres à la fois dans le même sujet. Ce Médecin convient de bonne foi qu'on traita d'abord la maladie par des remedes échauffans, mais qu'on fut obligé de les abandonner, parce qu'on se convainquit, par l'observation, que ces remedes étoient propres à troubler la nature : il indique en même tems les moyens auxquels on eut recours ensuite, & dont on tira le plus d'avantage. Parmi ces remedes, on trouve les délayans, les humectans & les tempérans : tels sont le sel sédatif de Homberg, le petit-lait, & l'eau pannée, chargée de crystal minéral ou de nitre (b). Les

(a) *Trumphius*, de purpurâ anno 1737 & 1738 Gossariæ grassante, §. 14.

(b) Journal de Médecine, Avril 1756, p. 311.

Echauffans produisoient donc de mauvais effets , & les Rafraîchissans furent employés , au contraire , avec succès.

Je ne me suis occupé jusqu'ici des Rafraîchissans que comme propres à préparer la matiere morbifique , à la rendre plus fluide , & à la disposer à l'excrétion. Je vais les considérer actuellement sous un autre point de vue.

Les miasmes éthérogenes & nuisibles , qui doivent fournir la matiere des exanthêmes , existent dans nos fluides , & donnent lieu , par leur présence ou leur développement , à la fièvre & aux accidens qui l'accompagnent (a) ; mais on supposeroit mal-à-propos qu'ils s'y trouvent en assez grande quantité pour produire seuls

(a) Je n'entends pas décider la question entre ceux qui ont admis un germe inné de ces maladies dans nos fluides , & ceux qui ont prétendu que la génération de ces miasmes est accidentelle , ou qu'elle ne dépend que de la communication d'un corps sain avec un corps infecté ; je ne considère ces miasmes que comme existans dans le corps au moment de la maladie , de quelque manière qu'ils y soient produits , introduits ou développés.

tous les exanthèmes qui paroissent au moment de l'éruption. Mêlés avec la masse des fluides, ils l'infectent, lui communiquent leurs mauvaises qualités, & leur transmettent le même vice dont ils sont imprégnés; il se fait réellement une assimilation d'une partie de nos humeurs avec la matiere morbifique; de-là vient qu'un Praticien de ce siecle n'a pas héfité à en faire une comparaison avec un tas de pommes saines, qui sont bientôt gâtées, si on mêle parmi elles une pomme pourrie; de-là vient encore que l'éruption est plus ou moins abondante, eu égard au degré plus ou moins grand de cette assimilation.

Si la violence des symptômes, & le danger de la maladie, sont proportionnés à la quantité de la matiere morbifique, ils seront aussi en proportion de la conversion plus ou moins considérable de nos humeurs en cette matiere; il ne suffit pas donc de s'occuper des moyens propres à provoquer l'expulsion des miasmes éthérogenes & nuisibles, il faut encore prévenir l'assimilation & la conversion des fluides, en une matiere analogue; mais pour y réussir, il faut connoître quelles

font les causes ou les agens qui peuvent le plus favoriser cette assimilation : la chaleur joue ici un grand rôle ; elle est l'agent le plus actif & le plus universel de la nature , dans la reproduction des êtres, dans la végétation, dans la fermentation, & en général dans tous les procédés où il faut dénaturer une matiere pour l'assimiler à une autre ; c'est-là une vérité dont tout le monde est convaincu : la chaleur est donc propre aussi à favoriser, augmenter & accélérer l'assimilation & la conversion de nos humeurs en matiere morbifique.

L'expérience confirme cette assertion ; elle nous fait voir que l'éruption, sur-tout dans la petite-vérole, est toujours proportionnée au degré de chaleur interne que le malade a éprouvé ; j'ai toujours vu que, plus la fièvre a été vive, & la chaleur considérable, plus l'éruption a été abondante, & qu'au contraire, les malades qui n'ont éprouvé qu'une petite fièvre, & une chaleur légère, n'ont eu qu'un très-petit nombre de boutons. De là vient que dans les petites-véroles confluentes, la fièvre est toujours très-aiguë, & accompagnée d'une chaleur brûlante, & qu'on voit le

contraire dans les petites-véroles discrettes : il n'est aucun Praticien qui n'ait eu lieu de faire cette observation.

C'est aussi ce qui a mérité l'attention des Praticiens. *Sydenham* nous prévient en effet, que les cordiaux, en excitant & forçant la nature, peuvent opérer une conversion de nos substances, en matiere variolique, & rendre confluente une petite-vérole qui n'auroit été que discrete (a). J'ai toujours vu que l'éruption étoit beaucoup plus abondante dans ceux qui avoient usé de remedes échauffans, que chez ceux qui avoient observé un régime rafraîchissant : c'est ce qu'a vu aussi *Sydenham*, qui dit avoir toujours observé dans la petite-vérole, que l'usage des remedes chauds donnoit lieu à un plus grand nombre de pustules (b); il a fait la même observation dans plusieurs autres

(a) *Timendum est nè à cardiacis natura nimis incitata & coacta universam penè corporis substantiam in variolas effundat, ita ut jam confluant ille, quæ in distinctarum ordine latiori ordine substitissent.* *Sydenham*, *ibid.* sect. iij. cap. ij.

(b) *Sydenham*, *ibid.* sect. iij. cap. ij. & sect. iv. cap. vj.

maladies, comme, 1°. dans la peste de Londres, il n'y eut, *dit-il*, que ceux qui usèrent de remèdes chauds, qui eurent des exanthèmes (a); 2°. dans la fièvre miliaire, qu'il croit dépendre souvent de l'usage des cordiaux (b); 3°. dans cette espèce de nouvelle fièvre, dont il donna la description dans sa *Schedula Monitoria*, il observa que plus on donnoit de remèdes chauds, plus il paroïssoit de pétéchies sur la peau (c); 4°. dans cette espèce de fièvre qui régna à Londres en 1667, 1668 & 1669, & qui avoit beaucoup de symptômes communs avec la petite-vérole; il remarqua que plus on donnoit d'Echauffans, & plus on excitoit les sueurs, plus il paroïssoit de pétéchies, dont l'éruption étoit accompagnée des symptômes les plus fâcheux (d). *Fuchs* a fait la même observation que *Sydenham*, relativement à la fièvre miliaire: il a

(a) *Sydenham*, *ibid.* sect. ij. cap. ij.

(b) *Sydenham*, *Schedula monitoria de novæ febris ingressu*, *sub fin.*

(c) *Sydenham*, *ibid.*

(d) *Sydenham*, sect. iij. cap. iij.

remarqué qu'en Allemagne , celle des femmes en couche dépend ordinairement du régime chaud qu'on leur fait observer (a).

Il paroît évident que la chaleur est très-propre à favoriser & à accélérer l'affimilation de nos humeurs , avec la matiere morbifique : on ne sauroit donc éviter avec assez de soin , tout ce qui peut donner lieu à une augmentation de chaleur , soit en portant de nouveaux feux dans nos fluides , soit en opérant le développement de ceux qui y existent déjà : tels sont les remedes échauffans.

Par une raison contraire , les Rafraîchissans ne peuvent qu'être utiles : en diminuant la chaleur , ils sont propres à retarder , & même à empêcher , ou du moins à diminuer cette affimilation. L'observation constate leurs bons effets à cet égard. J'ai toujours traité mes malades par un régime délayant , humectant & tempérant , & je n'ai vu que très-peu de cas

(a) *Fuchs*, Dissert. latine sur le pourpre , insérée dans les *Acta phys. med. natur. curios.* vol. ij. observ. cxlvj.

ou l'éruption ait été extrêmement abondante; j'ai observé le contraire, lorsque les malades avoient usé de remèdes chauds. *Sydenham* (a), & *la Mettrie* (b), ont fait la même observation; ils ont vu, au moyen du régime rafraîchissant, des petites-véroles qui s'annonçoient comme confluentes, devenir discrettes. Ce dernier assure même avoir souvent, par ce même régime, fait avorter la petite-vérole, c'est-à-dire, l'avoir éteinte ou guérie dans le sang, de sorte qu'il n'a paru aucune de ces pustules, que les accidens réunis annonçoient, & auxquelles il s'attendoit dans peu de jours (c). J'ai fait la même observation plusieurs fois; j'ai vu une réunion complète des accidens qui précèdent toujours l'éruption, sans que celle-ci ait paru ensuite; j'ai fait même cette observation sur des sujets qui n'avoient jamais eu la petite-vérole, & dans un tems

(a) *Sydenham*, *ibid.* sect. iv. cap. vj.

(b) *La Mettrie*, *Traité de la petite-vérole*, pag. 97.

(c) *La Mettrie*, *Observ. de Méd. Prat.* obs. vj. pag. 39.

où il régnoit une épidémie de cette maladie ; ce qui laisse encore moins de doute sur le caractère de la maladie , dont je n'ai observé que les premiers symptômes. Delà viennent peut-être ces fièvres varioleuses sans éruption , dont il est fait mention par les Praticiens , & dont je vais parler : je conviens cependant qu'on peut attribuer le défaut d'éruption dans ces fièvres , à la dissipation de la matiere morbifique , par les pores de la peau , ainsi que je vais le dire ; mais elle peut dépendre aussi de l'une & de l'autre de ces deux causes en même tems.

L'utilité du régime humectant & délayant , est encore démontrée par les effets heureux que produisent les lotions & les fomentations émollientes , & les bains tièdes , dans les fièvres exanthématiques , lorsque les solides sont dans un état de sécheresse & d'éréthisme , qui les fait trop résister à l'impulsion des fluides , déterminés vers leurs cavités. On ramollit & on relâche par ce moyen , le tissu de la peau & les parois des vaisseaux cutanés , & on les rend plus propres à recevoir les molécules morbifiques , qui doivent fournir la matiere de l'éruption. Mais l'effet
de

de ces bains & de ces lotions, ne se borne pas à la seule peau ; il s'en échappe des parties très-ténues , qui sont absorbées par les vaisseaux absorbans , répandus sur la surface de notre corps : en pénétrant dans la cavité de nos vaisseaux , elles contribuent , non-seulement à relâcher le tissu de leurs parois , & à calmer leur éréthisme , mais même elles se mêlent avec nos fluides , les délayent , les détrempe , & les rendent plus fluxiles.

Les bons effets de ces moyens ne sont plus douteux aujourd'hui ; aussi les Praticiens ne balancent-ils pas à y avoir recours.

Rhazès est le premier qui en ait reconnu l'utilité ; il range parmi les moyens propres , à accélérer l'éruption de la petite-vérole , les bains de vapeur ; il en vante les effets , par rapport à la mollesse qu'ils procurent à la superficie du corps : *neque ulla res , ajoute-t-il , magis opportuna est (a)*.

Ces secours , après avoir été négligés

(a) *Rhazès*, *ibid.* cap. vj. pag. 376.

pendant long-tems , ont été remis en usage , & nous les trouvons recommandés par plusieurs Praticiens de notre siecle.

1°. Par *Boerhaave* , qui conseille de relâcher la peau par des fomentations , dans la petite-vérole (a).

2°. Par *la Mettrie* , qui dit bien positivement qu'il ne balance pas à prescrire les bains entiers , lorsque l'éruption est trop tardive (b).

3°. Par *Van-Swieten* , qui entre dans des raisonnemens très-étendus , pour faire voir l'utilité des bains & des lotions aqueuses (c).

4°. Par *Boissieu* , qui regarde les bains de vapeur , les bains tièdes , les fomentations émollientes , les cataplasmes appliqués sur la surface de la peau , ou sur les pieds , & les pédiluves , comme des secours très- efficaces pour ramollir la peau , faciliter la transpiration , favoriser l'érup-

(a) *Boerhaave* , Aphor. 1394.

(b) *La Mettrie* , obs. de Méd. Prat. obs. vj. pag. 27.

(c) *Swieten* , ibid. tom. v. pag. 66.

tion extérieurement, & prévenir celle qui pourroit se faire intérieurement (a).

5°. Par M. *Lieutaud*, qui trouve que c'est avec raison qu'on proclame l'efficacité des bains chauds, lorsque l'éruption de la petite-vérole se fait avec peine, & qui conseille, dans le même cas, les pédiluves & les fomentations sur les cuisses (b).

L'observation démontre encore plus particulièrement l'efficacité de ces secours.

Je les ai employés plusieurs fois avec succès, mais principalement sur un homme d'environ quarante-cinq ans, accoutumé depuis long-tems à des travaux durs & pénibles, & exposé habituellement aux ardeurs du soleil, & aux injures du tems; sa peau étoit racornie, & l'éruption de la petite-vérole ne pouvoit absolument se faire; les symptômes les plus graves accompagnoient cet état; je le fis mettre pendant demi-heure dans un bain d'eau

(a) *Boissieu*, *ibid.* pag. 219.

(b) *Lieutaud*, *ibid.* tom. j. pag. 439.

chaude, sans aucun succès; je prescrivis ensuite des lotions aqueuses sur toutes les parties du corps, que je fis pratiquer pendant six heures, avec des éponges imbibées d'eau; après quoi je le fis remettre dans le bain, mais encore sans succès; je fis continuer les mêmes lotions pendant toute la nuit, & je prescrivis le lendemain matin un troisième bain, à la suite duquel je vis paroître quelques boutons, dont le nombre se multiplia insensiblement; enfin l'éruption se fit en entier.

J'ai éprouvé de nouveau, dans le mois d'Avril 1777, les bons effets des bains, sur une femme de soixante-sept ans, dont la peau étoit si sèche & si serrée, que l'éruption de la petite-vérole ne pouvoit se faire: un seul bain m'a suffi pour relâcher le tissu de la peau, & faciliter l'éruption, qui s'est faite très-heureusement.

Les observations pareilles sont assez multipliées; je n'en rapporterai qu'un petit nombre.

1°. L'Histoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris, fait mention d'un malade, chez lequel l'éruption de la petite-vérole, qui paroissoit très-difficile, ne se

fit heureusement qu'à la suite du bain, qui fut conseillé par *Lemery* (a).

2°. Cette même histoire contient encore une observation de M. *Martin*, Médecin à *Laufanne*, qui présente une nouvelle preuve de l'efficacité de ces moyens. Ce Médecin baignoit la peau du visage, & de tout le corps, avec un linge mollet, trempé dans l'eau tiède, jusqu'à l'entière éruption des pustules de la petite-vérole; il assure avoir vu les plus grands accidens se calmer bientôt par ce moyen, les pustules paroître de bonne heure, & ne laisser aucune cicatrice remarquable (b).

3°. *La Mettrie* rapporte l'observation d'un enfant, chez lequel l'éruption de la petite-vérole ne pouvoit se faire; les symptômes étoient en même tems très-graves, malgré quatre saignées, un régime très-rafraîchissant, des pédiluves fréquens, des fomentations & des lotions émollientes, sur différentes parties du corps; il le fit mettre dans un bain chaud

(a) Histoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1711, pag. 29.

(b) Ibid. année 1737. pag. 48.

d'eau & de lait : dans une heure les symptômes devinrent moins violens, & une heure après, les pustules commencerent à paroître (a).

4°. Feu mon pere, Professeur en Médecine dans l'Université de Perpignan, & *Proto-Medic* de la Province du Rouffillon, a éprouvé en 1749, le même succès des bains aqueux sur un enfant, chez lequel l'éruption ne pouvoit se faire. J'ai rapporté cette observation dans la Dissertation latine que j'ai publiée sur la *Révolusion*, à Perpignan, 1770 in-8°.

5°. M. de Sauvages assure qu'il y a eu en Languedoc plus de vingt exemples d'éruptions heureuses de petites-véroles, à la suite des bains (b).

Je ne connois aucune observation qui puisse constater l'efficacité des bains, & des lotions & fomentations émoullientes, dans les autres fièvres exanthématiques ; le silence des Praticiens, à cet égard, donne lieu de croire qu'on ne les a jamais

(a) *La Mettrie*, Traité de la petite-vérole, pag. 100 & suiv.

(b) *Sauvages*, Nosolog. Méth. t. iij. p. 381.

tentés que dans la petite-vérole (a). Cependant j'ai employé une fois les bains dans une rougeole, accompagnée de crispation des solides; ils furent suivis d'une éruption parfaite & heureuse. *Van-Swieten* conseille aussi les bains de vapeur dans la fièvre éréfipélateuse (b).

Ces secours peuvent être encore très-utiles, en faisant dissiper la matière morbifique par les pores de la peau, sans aucune éruption, ou du moins avec une éruption très-légère. Si cette matière morbifique, rendue fluxile, & déterminée vers les couloirs de la peau, les trouve libres, méables, & disposés à lui donner passage, elle peut se dissiper aisément par ces mêmes pores.

Si elle se dissipe en entier, il n'y aura aucune éruption, & l'effet en sera cepen-

(a) Au moment de l'impression de cette Dissertation, je reçois la fin de l'ouvrage de M. *Le Pecq de la Cloture*, dont j'ai déjà parlé, & de la censure duquel je suis chargé; j'y trouve que ce Médecin a employé les bains avec succès dans la fièvre miliaire. Voy. pag. 907 & 908.

(b) *Swieten*, *ibid.* tom. ij. pag. 72, 73.

dant le même, c'est-à-dire, l'expulsion des miasmes éthérogènes & nuisibles, fera complete. Delà viennent sans doute ces fièvres, qui portent avec elles le caractère de la fièvre qui précède la petite-vérole, sans qu'elles soient suivies d'aucune éruption; telles sont celles que j'ai dit ci-dessus avoir observé plusieurs fois. *Sydenham* en parle d'après sa propre observation, & les appelle *fièvres varioleuses* (a). Il en est fait aussi mention par *La Mettrie* (b), & par *Van-Swieten* (c), qui ont eu occasion quelquefois de voir des fièvres pareilles; celui-ci en rapporte un exemple (d); il ajoute même que plusieurs Médecins célèbres, avec lesquels il étoit en correspondance, l'ont assuré avoir observé aussi ces fièvres (e). *Boerhaave* ne dit pas avoir fait la même observation;

(a) *Sydenham*, *ibid.* sect. j. cap. ij. & sect. iij. cap. iij.

(b) *La Mettrie*, *Traité de la petite-vérole*, pag. 95.

(c) *Swieten*, *ibid.* tom. v. pag. 62.

(d) *Swieten*, *ibid.* tom. v. pag. 50.

(e) *Swieten*, *ibid.* tom. v. pag. 62.

mais il regarde ces fièvres comme très-possibles (a).

Si la matière morbifique ne se dissipe qu'en partie, la quantité de ces mêmes miasmes sera diminuée considérablement, & les exanthèmes ne paroîtront qu'en petit nombre; c'est sans doute pour cette raison que dans l'observation de *La Mettrie*, que je viens de rapporter, l'éruption qui suivit le bain, ne présenta qu'un très-petit nombre de pustules.

Ces mêmes secours peuvent encore faire dissiper la matière morbifique par la voie de la résolution, après qu'elle a été déposée dans les vaisseaux cutanés, & que l'éruption des exanthèmes a été faite. Ce seroit fort utile dans la petite-vérole, la suppuration des pustules étant fort désagréable & souvent dangereuse. C'est ce que *Van-Swieten* dit avoir observé (b); il assure qu'au moyen des lotions & des fomentations continuelles sur la peau, il a vu beaucoup de pustules

(a) *Boerhaave*, Aphor. 1393.

(b) *Swieten*, *ibid.* tom. v. pag. 62 & 63.

se dissiper par la voie de la résolution, sans aucune suppuration (a). J'ai répété trois fois cette expérience; elle m'a toujours réussi; j'ai vu constamment les pustules se terminer par la résolution, c'est-à-dire, se dissiper sans aucune suppuration. Je l'ai fait une fois sur une jeune femme de vingt-deux ans; j'ai appliqué les lotions & les fomentations sur le visage, & ne les ai point employées sur les autres parties du corps; ces dernières ont été couvertes de cicatrices, qui ont été la suite de la suppuration des pustules dont elles étoient couvertes; mais il n'y a eu, sur le visage, qu'une seule pustule qui ait suppuré, & il n'y a resté qu'une seule cicatrice. J'ai vu bien sensiblement dans cette occasion la diminution progressive des boutons, à mesure que l'humeur se dissipoit par la voie de la résolution. J'ai observé en même tems que les boutons étoient couverts d'une espece de rosée, qui suintoit à travers leurs pores; ce qui ne laisse point lieu de douter que

(a) Swieten, *ibid.* tom. v. pag. 67.

la matiere varioleuse ne se soit dissipée par la voie d'une transpiration légère & comme insensible.

On a agité quelquefois la question, s'il étoit possible d'avoir la petite-vérole sans éruption; cette question paroît décidée par les exemples que je viens de rapporter. La réunion des symptômes, qui précèdent & accompagnent ordinairement la petite-vérole, a paru souvent caractériser bien positivement cette maladie: il n'est survenu cependant aucune éruption; il peut donc y avoir, & il y a réellement des petites-véroles sans éruption.

S'il est possible, il est aussi avantageux d'avoir la petite-vérole sans éruption; on s'épargne, 1°. le désagrément & la malpropreté de la suppuration, & du dessèchement des pustules; 2°. le danger qui les accompagne souvent; 3°. le danger de leur répercussion, & les accidens qui en font la suite ordinaire; 4°. la longueur de la maladie; 5°. les cicatrices que les pustules laissent sur la peau après leur suppuration, & qui défigurent souvent le visage le plus agréable.

L'explication du mécanisme de ce phénomène, qui paroîtra peut-être singulier,

& l'indication des moyens pour y parvenir, dérivent de ce que j'ai déjà dit ci-dessus.

Je m'attends à quelques objections.

On dira sans doute que l'éruption de la petite-vérole, est une crise par laquelle la nature cherche à pousser au dehors du corps la matiere varioleuse, & que si on empêche cette éruption, on retient dans le corps cette même matiere morbifique, qui peut se jeter & se déposer dans quelque viscere; on ajoutera que cela est si vrai, que toutes les fois que l'éruption ne peut pas se faire, ou qu'elle ne se fait qu'imparfaitement, ou bien enfin qu'elle disparoît, il survient des accidens très-graves, qui font craindre pour la vie du malade; on conclura qu'il seroit très-dangereux d'empêcher l'éruption.

Il est aisé de répondre à ces objections, d'après les principes que j'ai établis (a).

L'éruption qui caractérise la petite-vérole, est une crise par laquelle la nature cherche à pousser au dehors du corps la matiere varioleuse: c'est une vérité in-

(a) Voyez ci-dessus, pag. 121, 122 & suiv.

contestable ; mais cette crise ne devient nécessaire, qu'autant qu'il existe dans le corps une suffisante quantité de matière varioleuse, pour déterminer la nature à l'exciter ; il ne peut exister dans le corps une suffisante quantité de matière varioleuse, qu'autant qu'elle s'est assimilée avec nos humeurs, & qu'elle a infecté la masse du sang. Mais il est possible d'empêcher cette assimilation, & j'en ai indiqué les moyens : en l'empêchant, on rend l'éruption inutile ; il ne doit rester alors dans le corps, qu'une très-petite quantité de matière varioleuse, qui est insuffisante pour produire une éruption, & qui peut se dissiper aisément par la voie de la transpiration ; la fièvre elle-même, qui est excitée par la nature, suffit pour déterminer son excretion, par quelque'un de nos organes excrétoires. Dans ce cas, il ne sauroit y avoir d'éruption, & la maladie ne peut point en devenir plus dangereuse ; on aura empêché la génération de la matière, qui doit servir comme d'aliment à l'éruption ; par conséquent cette éruption n'est plus nécessaire pour remplir les vues de la nature.

Il faut convenir cependant, qu'en sui-

vant cette méthode, on ne réussira pas toujours à empêcher totalement l'éruption. Il est des cas où il n'est pas possible de prévenir en entier l'assimilation d'une certaine quantité de matiere varioleuse, avec une petite partie de nos humeurs; mais cette assimilation n'est pas alors bien considérable. Il est encore des cas où la petite quantité de matiere varioleuse, dont on a empêché l'assimilation avec nos humeurs, mise en mouvement par la fièvre, & déposée dans les vaisseaux cutanés, est trop épaisse & trop visqueuse, pour s'échapper sous la forme de la transpiration, & se fait jour à travers les pores de la peau, sous la forme d'une éruption sensible. Mais dans l'un & l'autre cas, l'éruption ne pourra jamais être considérable, & les pustules seront en très-petit nombre, & très-éloignées les unes des autres, comme je l'ai observé très-souvent, ainsi que je l'ai dit ci-dessus.

Les remedes rafraîchissans peuvent donc être utiles dans les fièvres exanthématiques de plusieurs manieres différentes; 1^o. en préparant la matiere morbifique & la disposant à l'excrétion; 2^o. en favorisant & facilitant l'éruption; 3^o. en

diminuant l'affimilation de nos humeurs avec cette matiere morbifique ; 4°. en procurant la résolution de cette même matiere, c'est-à-dire, sa dissipation par les pores de la peau.

Il est aisé, d'après tout ce qui a été dit jusqu'ici, de se décider sur l'usage qu'il faut faire, dans les fievres exanthématiques, des remedes chauds, & de ceux qu'on comprend dans la classe des Rafraîchissans, comme des délayans, des humectans, des émolliens & des tempérans.

J'ai prouvé que les premiers sont contraires au vœu de la nature, au caractère de la maladie & à l'espece des symptômes ; que leur usage est propre à troubler les opérations de la nature, à empêcher l'éruption qui fait le principal caractère de ces fievres, ou au moins à la rendre difficile & incomplète ; à retenir dans la masse du sang une partie de la matiere morbifique ; à augmenter la violence des symptômes ; enfin, qu'il est presque toujours suivi du plus grand danger.

J'ai fait voir, au contraire, que les derniers sont très-propres à préparer la matiere morbifique, à la délayer, à la

rendre fluxile, à la disposer ainsi à la séparation & à l'excrétion, à relâcher en même tems les solides trop tendus, à calmer leur éréthisme, à ramener leurs mouvemens à des oscillations régulières, à rendre les cavités des vaisseaux plus méables, & que par conséquent leur usage étoit suivi ordinairement de l'entière expulsion de la matiere morbifique, soit par la voie d'une éruption facile & parfaite, soit par celle de la transpiration, ainsi que d'une diminution dans les symptômes & d'une issue heureuse de la maladie.

Mes preuves ont été fondées sur la raison, déduites des loix de la nature & de la coction, appuyées sur l'autorité des Praticiens, & confirmées par l'observation.

Le Praticien ne doit employer cependant ces remedes qu'avec ménagement; il ne doit jamais oublier que dans les fievres exanthématiques la nature excite, dans les fluides, une espee de bouillonnement, qui est nécessaire & même indispensable pour la dépuration des humeurs, pour la séparation de la matiere morbifique, & pour la propulsion vers les couloirs de la peau; il doit donc éviter d'arrêter ce bouillonnement par un régime trop

trop rafraîchissant ; il empêcheroit l'effet des opérations de la nature , & sa pratique deviendroit alors très-dangereuse : il doit , au contraire , prendre un terme moyen , & ne s'occuper , pour ainsi dire , que des moyens de détremper les fluides , de les rendre plus fluxiles , de relâcher les solides , & de diminuer leur éréthisme. Les remedes simplement humectans & délayans suffiront souvent pour remplir l'objet qu'il doit avoir en vue.

Il en est des principes que j'ai établis , comme de tous les principes généraux , qui souffrent quelque exception. Il est des cas où les regles générales , que j'ai prescrites , ne sauroient trouver leur application , où le Praticien doit , au contraire , s'en écarter , & où des circonstances particulieres exigent indispensablement l'emploi des remedes échauffans dans les fievres exanthématiques. C'est ce qu'il me reste à développer.

L'éruption , qui fait le principal caractere des fievres exanthématiques , ne peut avoir lieu qu'autant que les forces du malade peuvent seconder l'action de la nature ; c'est une vérité qui dérive des principes que j'ai établis. Le Praticien ne

peut concourir, par conséquent, aux mouvemens de la nature, qu'autant qu'il soutient les forces vitales dans un degré suffisant. Il doit donc s'attacher à connoître le vrai état des forces du malade, les soutenir, si elles sont suffisantes, les réprimer & les modérer, si elles sont trop fortes, & les exciter & les animer, si elles sont languissantes.

Les deux premiers cas sont ceux auxquels doivent être appliqués les préceptes dont j'ai déjà tracé le tableau, & dans lesquels les remedes humectans, délayans & tempérans doivent être préférés aux remedes échauffans.

Mais il n'en est pas de même lorsque les forces sont réellement déprimées & languissantes, incapables, par conséquent, de soutenir une action assez forte dans les solides, & cette espece de bouillonnement, qui est nécessaire dans les fluides, pour que leur dépuration & la séparation de la matiere morbifique puissent se faire, & pour que cette matiere puisse être poussée vers les couloirs de la peau, pour y produire l'éruption. C'est là le seul cas où les remedes échauffans puissent convenir : ils sont même alors nécessaires.

Les signes les plus propres à indiquer cet état, consistent dans la foiblesse, la petitesse & l'inégalité du pouls, sur-tout si en même tems le malade éprouve des foiblessees fréquentes, un affaïssement général dans tout le corps, & un malaise universel; si on observe des symptômes qui annoncent le relâchement des solides, & principalement la pâleur du visage, sur-tout celle des levres; si l'urine est pâle, crue & séreuse, & la chaleur légère; si l'éruption ne peut se faire, ou si l'élévation des exanthèmes est insuffisante; si ces exanthèmes, quoiqu'élevés, sont pâles ou s'affaïssent, disparaissent & rentrent, ou bien ne se remplissent pas de la matiere de la suppuration, ou si cette suppuration ne peut se faire, ce qui ne peut avoir lieu que dans la petite-vérole; enfin, si le visage, au lieu de s'enfler, de s'enflammer, même dans les intervalles des exanthèmes, s'affaïsse tout-à-coup, ou bien devient flasque, pâle, d'un blanc pâle, d'une couleur livide. Dans ce cas, on doit regarder les forces du malade comme insuffisantes, & on ne peut se dispenser d'avoir recours aux remedes chauds, aux

cordiaux, dont on doit proportionner la dose & l'énergie à la plus ou moins grande prostration des forces.

Il faut cependant ici l'œil d'un Praticien éclairé pour distinguer la simple oppression des forces, de leur vraie prostration ou exfolution.

On apperçoit souvent, dans le commencement des fievres malignes, un état qui ressemble assez à la vraie prostration des forces, où le pouls est petit, foible, concentré & inégal, l'affaiffement général dans tout le corps, les urines pâles, quoique cependant le malade conserve toutes ses forces. Cet état ne dépend que de la violence de la cause morbifique, qui opprime & gêne les mouvemens des solides & des fluides : ce n'est alors qu'une foiblesse apparente ; la nature est seulement opprimée, & son oppression augmenteroit par l'usage des cordiaux. Cela est si vrai, que, dans ce cas, après la premiere ou la seconde saignée, le pouls devient souvent élevé, plein & égal, les urines rouges, & le malade paroît avoir acquis de nouvelles forces. Le même état peut se trouver dans les fievres exanthématiques, sur-tout lorsqu'elles portent

avec elles un caractère de malignité. Il est donc essentiel de distinguer ces deux états.

La vraie prostration des forces est très-rare dans les commencemens des maladies, & ne survient ordinairement que dans leur cours, & même après un tems assez long, à moins que des causes particulières y aient donné lieu. Elle ne peut exister dans les commencemens, que dans les sujets déjà affoiblis par quelque cause qui ait appauvri la masse des fluides, dissipé la matière du fluide nerveux, & détruit ou beaucoup diminué la force contractile des solides : telles sont une diète longue & sévère, des évacuations abondantes, des veilles longues & fréquentes, des exercices violens, une maladie précédente, la foiblesse habituelle du sujet, &c.

Il ne suffit pas encore que l'éruption ne puisse se faire, ou qu'elle ne se fasse que difficilement, ou bien que les exanthèmes ne puissent s'élever, ou qu'ils disparoissent, pour se déterminer à faire usage des cordiaux. J'ai déjà prouvé que ces accidens peuvent survenir indépendamment de la prostration des forces, &

dépendre de ce que la coction n'est pas parfaite, & que la matiere morbifique ne peut pas se séparer entièrement de la masse des humeurs, ou de ce que cette matiere morbifique est trop épaisse & trop grossiere pour pouvoir pénétrer dans les vaisseaux cutanés, ou de ce que ces vaisseaux sont trop resserrés pour la recevoir, ou de ce que le mouvement du sang est trop violent & ne donne pas à la matiere morbifique le tems de pénétrer dans ces vaisseaux, ni dans ceux où doit se faire la séparation, ou bien, enfin, du spasme & de l'éréthisme des solides. Cet état ne doit point être confondu avec celui où l'éruption est arrêtée, ou empêchée, ou rendue imparfaite par la prostration des forces. Dans ce cas, les cordiaux seroient très-dangereux; les délayans & les humectans sont indiqués, au contraire, & souvent la saignée est pratiquée alors avec succès: des observations nombreuses, qu'on trouve dans les écrits de tous les Praticiens, en constatent les bons effets. Les cordiaux deviennent, au contraire, utiles & même nécessaires, lorsque ces mêmes accidens sont précédés ou accompagnés de symptômes

propres à indiquer, avec évidence, la vraie exfolution des forces.

C'est dans ce dernier cas seulement que les cordiaux sont conseillés par les Praticiens. Je ne parle pas de ceux qui, entraînés par une prévention aveugle en faveur de leur méthode ou de leur système, ne voient les maladies que dans un point de vue conforme à leurs idées: tels, par exemple, que *Sydenham* & *Morton*; le premier, partisan outré des Rafraîchissans, n'a jamais vu que spasme & effervescence dans les fievres exanthématiques, & n'a rapporté que des cas qui portent avec eux le caractère d'une inflammation violente; le second, trop prévenu pour les remedes chauds & incendiaires, n'a considéré ces maladies que comme accompagnées de prostration des forces. Je ne veux m'appuyer que de l'autorité de ces Praticiens, qui, à des lumieres profondes & à un sage discernement, savent joindre un jugement impartial & dégagé de toute prévention: tels sont, par exemple, *Alphanus* (a),

(a) *Alphanus*, ibid. cap. 10.

Tauvry (a), *Gourraigne* (b), *La Mettrie* (c), *de Haen* (d), *Van-Swieten* (e), *Boissieu* (f), *Lieutaud* (g), *M. Quarin* (h), &c. qui tous ne conseillent l'usage des cordiaux dans les fièvres exanthématiques, que dans le cas que je viens de décrire (i).

L'observation confirme l'utilité de cette méthode; on trouve quelques cas pareils dans les écrits des Praticiens, mais ils sont en petit nombre; ils arrivent, en

(a) *Tauvry*, *ibid.* pag. 379.

(b) *Gourraigne*, *ibid.* pag. 427, 428, 429.

(c) *La Mettrie*, *Traité de la petite-vérole*, pag. 60.

(d) *Haen*, *ibid.* part. ij. cap. iij. tom. j. pag. 130.

(e) *Swieten*, *ibid.* tom. v. pag. 63 & 64.

(f) *Boissieu*, *ibid.* pag. 220.

(g) *Lieutaud*, *ibid.* tom. j. pag. 433 & 438.

(h) *Quarin*, *ibid.* cap. vj & viij. pag. 81, 95 & 97.

(i) Si nous nous en rapportons au témoignage de *Van-Swieten*, *Boerhaave*, qui, dans ses *Aphorismes*, n'avoit conseillé que le régime rafraîchissant, faisoit dans ses leçons une exception pour le cas de prostration des forces, & recommandoit alors l'usage des cordiaux.

effet , très-rarement : je n'ai eu occasion de voir une vraie prostration des forces , dans le moment de l'éruption des fievres exanthématiques , que trois ou quatre fois.

Il ne me reste plus actuellement qu'à déduire les conséquences qui dérivent nécessairement des principes que j'ai établis , & des preuves sur lesquelles je les ai appuyés. Je vais les présenter dans les trois Corollaires suivans ; elles renfermeront la solution de la Question proposée.

Corollaire premier.

Lorsque , dans les fievres exanthématiques , la fièvre n'est pas vive , que la chaleur est légère , que les symptômes ne sont pas graves , que les vaisseaux ne sont pas dans un état de tension , qui les empêche de donner un libre passage aux fluides , & qu'en même tems le malade conserve toutes ses forces , la nature se suffit à elle-même ; le Praticien ne doit en être que le spectateur , & se borner à écarter tout ce qui pourroit troubler ses opérations. Tout remede devient inutile ; un régime tempéré suffit ; l'inaction du Praticien est plus efficace que les

remedes les plus doux & les plus bénins. Les Rafraîchiffans diminueroient l'ébullition excitée par la nature, & elle deviendroit insuffisante; les Echauffans la rendroient trop forte & trop violente: il est prudent de s'abstenir des uns & des autres.

Corollaire second.

Lorsqu'au contraire la fièvre est très-aiguë, le pouls dur & tendu, la chaleur vive, la peau sèche, la langue aride, les symptômes graves & dangereux, les forces vitales excessives ou très-fortes, les remedes compris dans la classe des Rafraîchiffans, c'est-à-dire, les tempérans, les émoulliens, les humectans & les délayans font les seuls dont l'usage puisse être permis, & produire d'heureux effets: les remedes chauds deviendroient alors dangereux.

Corollaire troisieme.

Lorsque les forces vitales sont insuffisantes pour soutenir l'ébullition ou bouillonnement, excité dans les fluides, & nécessaire pour la séparation de la matiere

morbifique, & sa propulsion vers les
couloirs de la peau, &, par conséquent,
pour seconder la nature dans ses opéra-
tions, c'est-à-dire, dans le cas de prof-
tration des forces; les remedes rafraî-
chissans augmenteroient la foiblesse du
principe vital & des organes qui doivent
le seconder; ils seroient, par conséquent,
dangereux: les seuls cordiaux deviennent
alors nécessaires & indispensables, &
c'est le seul cas où ils puissent convenir.

F I N.

T A B L E

*Des principaux objets traités dans
cette Dissertation.*

<i>A</i> V A N T-propos.	page 3
Introduction.	11
Division & plan de l'Ouvrage.	12
Examen des Fievres Exanthématiques.	14
Leur définition.	15
Leurs especes.	<i>ibid.</i>
1. Fievre Érésipélateuse.	<i>ibid.</i>
2.=Rouge ou Scarlatine.	<i>ibid.</i>
3.=Miliaire.	16
4.=Pétéchiale.	<i>ibid.</i>
5.=Rougeole.	18
6.=Petite-vérole.	16
Leur caractère, leur marche, & leur dévelop- pement.	19
Exanthêmes, ce que c'est.	14
=D'où ils dépendent.	22
Éruption, (conditions pour l')	23
=Symptômes qui la précédent.	25
=Trouble dans les fonctions, qui la précède, & sa nécessité.	25-26.
=Fievre qui la précède, & sa nécessité.	27
=Est un effet des opérations de la nature.	<i>ibid.</i>
Ces principes doivent être étendus jusqu'à la Fievre Érésipélateuse,	30

=Et jusqu'à la Fievre PétéchiALE.	31
<i>De la nature & de l'action des Rafraîchissans & des Echauffans.</i>	34
Essence, conditions & mécanisme de la chaleur en général.	<i>ibid.</i>
=Et de notre corps en particulier.	36
Essence du froid.	40
<i>Rafraîchissans</i> , leur définition.	<i>ibid.</i>
=Il n'en existe point.	<i>ibid.</i>
=Leur maniere d'agir, s'il en existoit.	41
=Ceux qui sont regardés comme tels n'agissent que par une voie indirecte & secondaire.	43
=Sous quel sens il faut entendre le mot de <i>Rafraîchissans</i> , employé dans cette Dissertation.	44
=Médicamens rapportés à cette classe.	45
<i>Echauffans</i> , leur essence.	46
=Leur maniere d'agir.	47
=Leurs especes.	49
<i>De l'usage des Rafraîchissans & des Echauffans dans les Fievres Exanthématiques.</i>	51
Action de la nature dans les maladies.	52
Nature des Fievres exanthématiques.	53
Action de la nature dans ces Fievres.	53-55
Ces Fievres ne sont point dangereuses par elles-mêmes.	54
=N'exigent souvent aucun remede.	<i>ibid.</i>
=Indications qu'elles présentent.	57.
=Application des loix de la coction à leur traitement.	58
Danger des Echauffans, prouvé	
=Par le raisonnement.	63

=Par leurs effets.	63-78
=Par l'autorité des Praticiens.	73 80
Utilité des Rafrâchissans , prouvée	
=Par le raisonnement.	82
=Par l'autorité.	84
1. Dans la Petite-Vérole.	85
2. Dans la Rougeole.	90
3. Dans la Fievre Erésipélateuse.	93
4. Dans la Fievre Scarlatine.	94
5. Dans la Fievre Pétéchiale.	96
6. Dans la Fievre Miliare.	<i>ibid.</i>
=Par l'observation.	97
1. Dans la Fievre Scarlatine.	98
2. Dans la Fievre Erésipélateuse.	101
3. Dans la Fievre Miliare.	103
4. Dans la Rougeole.	104
5. Dans la Petite-Vérole.	<i>ibid.</i>
6. Dans la Fievre Pétéchiale.	116
Il se fait , dans ces Fievres , une assimilation de la matiere morbifique avec nos humeurs.	121
Cette assimilation rend la maladie plus grave.	<i>ibid.</i>
=Il faut la prévenir.	122
=Devient plus considérable par la chaleur.	<i>ibid.</i>
=Et , par conséquent , par l'usage des Echauf- fans.	124
=Devient moindre par l'usage des Rafrâchif- fans.	126
Utilité des bains & des lotions & fomentations émollientes dans ces Fievres , prouvée	
=Par le raisonnement.	128-135
=Par l'autorité des Praticiens.	129
=Par l'observation.	131
Il est possible d'avoir la Petite-Vérole sans	

T A B L E. 159

éruption, & moyens pour y parvenir, 121, 122 & suiv. 135 & suiv. jusqu'à la page 142.	
Il est possible de faire dissiper les boutons de Petite-Vérole, par la voie de la résolution & sans suppuration.	137
Les Rafraîchissans ne doivent être employés cependant qu'avec ménagement.	144
Cas où l'usage des Echauffans est indiqué.	145
Corollaires qui renferment la solution de la Question.	153

Fin de la Table.

T A B L E

177

... & moyens pour y parvenir / 177
 ... & leur jusqu'à la page 177
 Il est possible de faire d'abord les honneurs de
 l'Etat, par la voie de la réclamation &
 l'opposition
 Les Administrateurs ne doivent être employés
 cependant qu'avec ménagement
 Car on l'usage des honneurs est inutile
 Corollaire qui résulte de la loi de la
 Nation

Fin de la Table

